

V O Y A G E
A C E I L A N ,
O U
L E S P H I L O S O P H E S
V O Y A G E U R S .

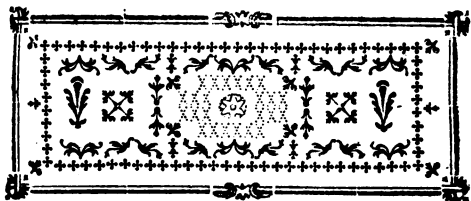
*Ouvrage publié par HENRIQUÉS
PANGRAPHO, Maître ès-Arts
de l'Université de Salamanque.*

P R E M I E R E P A R T I E .



A A M S T E R D A M ,
C h e z A R K S T É E & M E R K U S ;
A P A R I S ,
C h e z H . C . D E H A N S Y , L i b r a i r e ,
r u e S a i n t - J a c q u e s .

M . D C C . L X X I



VOYAGE

A CEILAN,

ou

LES PHILOSOPHES

VOYAGEURS.



CHAPITRE PREMIER.

*Kerfadek quitte la maison
paternelle.*

JE suis né dans un petit village qui n'a pu fournir un article aux descriptions historiques de la Bretagne, on n'y parle pas François; les païsans qui se

I. Part.

A

nourrissent de millet, ressemblent assez aux habitans de la Cafrerie, & la plupart termineroient, peut-être, leur carrière sans savoir sous quel Gouvernement ils ont vécu, si des exacteurs ne venoient les tourmenter au sein de l'indigence.

De la Maison des Kerfadek.

Mon pere avoit porté les armes cinquante ans de sa vie. Bon citoyen & mauvais courtisan, il étoit arrivé par une route longue & pénible à la majorité qu'il n'avoit jamais demandée, & qu'on n'eût pu lui refuser sans injustice : son ambition se borneroit à jouir paisiblement de l'estime de son colonel & de l'amitié de ses confreres. Lorsque le comte de ... obtint le régiment, son peu d'expérience dans l'art militaire lui avoit inspiré cette confiance présomptueuse, qui souvent en impose à

la multitude ignorante ; l'obscurité de sa famille faisoit juger qu'il appartenoit de près ou de loin à des personnes en faveur. Mon pere eut pour lui tous les égards qu'on peut avoir , sans s'avilir ; mais il en fut traité avec une fierté dédaigneuse , & il parut être un guerrier du bon vieux tems plutôt qu'un de ces héros modernes , qui portent sous la tente la mollesse de la capitale ; il fut regardé du même œil que les petits maîtres de la cour de Louis XIII regarderoient le respectable Sully , lorsqu'il se montra avec son air sévère & le même habillement qu'on portoit du tems de Henri IV.

Une discipline nouvelle & nécessaire avoit été introduite dans nos troupes , par un ministre précieux à la nation. Les vieillards sont les censeurs amers des nouveautés les plus utiles. Quiconque a blanchi dans le camp fera toujours le frondeur d'une discipline nou-

velle ; il faut un esprit tout neuf pour faire un juste discernement. Les anciens préjugés sont trop chers pour ne pas perpétuer les abus. Mon pere voyoit avec chagrin que tout ce qu'il avoit appris lui devenoit inutile : humilié d'être obligé de faire à son âge un nouvel apprentissage ; il auroit mieux fait de s'instruire que de murmurer. Je ne puis déguiser ses torts. Quand nos voisins perfectionnent leurs manœuvres, ne devons-nous pas rectifier ce que les nôtres ont de défectueux : c'est de nos ennemis qu'il faut emprunter le secret de les vaincre. Les Turcs attachés à leurs anciens usages , n'ont jamais adopté de réforme dans leur discipline militaire. Les Russes, plus sages & moins entêtés, ont démontré, dans la campagne dernière, qu'une poignée d'hommes bien disciplinés n'a rien à redouter d'une multitude confuse & sans ordre.

Il est vrai que tout a ses abus. De jeunes colonels séduits par leur ferveur outrent des nouveautés qui rebutent les subalternes , & voulant se montrer exacts ils deviennent singuliers : s'ils changent la forme d'un bouton , ou la coupe d'une bavaroise , ils allèguent que le bien du service ; l'avantage de la patrie & la gloire du roi exigent ce changement. Mon pere outré des mépris de son nouveau colonel , osa lui dire un jour qu'un grand nombre de jeunes gens que la faveur avoit maladroitement placés dans les corps , changeoient par fantaisie ce qui ne devoit l'être que par des raisons puissantes ou des ordres scellés de l'autorité du ministre ; c'est , dit-il , assujettir la discipline militaire au caprice des modes , & communiquer à un art sévere le ridicule de la frivolité. Ces téméraires qui décident quand ils devroient écouter & s'instruire , qui croient que

A iij

les grandes manœuvres attendoient d'eux leur perfection , méconnoissent jusqu'au caractère des hommes qu'ils commandent ; c'est ainsi qu'ils dégradent le génie de la nation en accablant l'impétueuse ardeur du François sous le poids de la sévérité Allemande , qui suppose une valeur froide & composée où il entre plus de mécanisme que dans la nôtre. Eût-il été sage d'introduire dans Athenes les loix imposées aux Spartiates ? Nos petits héros jettent parmi nous les fondemens du despotisme en ne semblant exiger que de la subordination ; les hauteurs , les injustices , les cabales qui en résultent font naître dans l'esprit de l'officier délicat sur l'honneur , les mêmes dégoûts que la rigueur Allemande en imprime au soldat avili.

Cette harangue dictée par un esprit mécontent , renfermoit quelques vérités noyées dans des préjugés ; c'étoit

confondre le bien avec des abus qui ne sont point à redouter quand une intelligence supérieure veille pour les réprimer. La leçon avoit été trop amère pour que l'impérieux colonel n'en gardât pas le souvenir. Il observa que mon père joignoit à la mauvaise humeur d'un vieillard blanchi dans la poussière du camp, le défaut de n'avoir pas l'air & le ton Prussien en commandant l'exercice. Tout est difforme & criminel dans celui qu'on veut perdre. Il fit entendre au ministre que son major attaché à des usages surannés soupiroit après la retraite ; aussitôt mon père reçut une lettre de remerciement, & la liberté d'aller vivre dans ses terres qu'il avoit vendues depuis long-temps. L'épuisement des finances fut un obstacle à la générosité du ministre, qui se contenta de faire l'éloge de celui qu'il ne pouvoit récompenser. Mon père vint dans sa patrie consumer les restes d'un modique

revenu, cherchant à vaincre sa douleur par le récit circonstancié de toutes les affaires où il s'étoit trouvé.

Le respect que j'ai pour la mémoire de mon pere, ne peut me dispenser de prononcer la censure de ces vieux officiers qui, retirés du service, se plaignent sans cesse de l'ingratitude de l'état.

Le militaire jouit de toutes les distinctions de la patrie, qui trop indulgente & trop prodigue verse sur lui une portion de ses trésors. C'est la seule classe de citoyens qui, après avoir été payée de ses services, en exige une récompense perpétuelle. Le cultivateur qui fait germer l'abondance, le chef de manufacture qui anime & paye l'industrie, n'attendent leur récompense que d'eux-mêmes. L'officier noyé dans le luxe & les voluptés, prétend au droit exclusif de jouir de l'embonpoint d'autrui. Si la frugalité Spartiate ou

Macédonienne s'introduisoit dans nos armées ; si au goût immodéré du jeu & des fêtes succédoit l'amour de ses devoirs, l'état cesseroit d'être surchargé de ces nobles mendiants qui veulent se parer des dépouilles du laboureur & de l'artisan qu'ils méprisent. Faut-il que la classe la plus indigente & la moins privilégiée, répare des pertes causées par la dissipation du luxe. Formons pour le guerrier des couronnes, gravons sur le marbre & l'airain ses exploits, c'est encore à la patrie à pourvoir aux besoins de ceux qui nés sans fortune ont combattu pour elle, tant que la vigueur de l'âge a soutenu leur zele, mais fermons les trésors publics à ces dissipateurs importuns qui sollicitent des graces pour vieillir dans la débauche. Ces réflexions révolteront ces hommes vains & enivrés de la chimere de leur origine, qui pensent que la nature fait plus de dépense pour

A r

produire un baron allemand que pour fabriquer son cocher.

Quand mon pere se réunit à sa famille, je sortois de l'âge heureux où l'on goûte une joie innocente & pure, où la faculté de réfléchir & de prévoir n'en trouble point les douceurs. La sphere de mes idées commençoit à s'étendre, mes entretiens étoient plus sérieux, mes vues plus élevées, mes démarches plus intéressantes; mais ce mélange de grandeur & de foiblesse, d'obscurité & de lumiere, que nous appellons raison humaine, n'est qu'une laeur importune qui nous éclairant sur nos miseres, nous afflige plus qu'elle ne nous sert. Son aurore éclaira les malheurs de ma vie; des inquiétudes dévorantes semerent leur amertume sur les amusemens simples, mais toujours vifs, de mon enfance. Des projets vagues, des combinaisons incertaines, me firent perdre les momens

de jouir sans apporter de remèdes aux disgrâces que je rendois présentes par le malheureux talent de les prévoir.

On peut distinguer les différens âges par l'espece des opinions, des goûts & des plaisirs, comme on distingue les saisons par les changemens successifs qu'elles amènent sur la surface du globe. Je laisse aux têtes géométriques à calculer si la somme des plaisirs acquis dans l'âge de raison l'emporte sur celle des peines qui les suivent. Je me borne à dire que les premiers instans de la jeunesse sont délicieux, lorsque les passions se développant à la fois la mettent dans une fermentation jusqu'alors inconnue. Attaquée de toutes parts, il lui faut des armes proportionnées à ses forces & à ses besoins, des préceptes faciles, d'attrayantes notions du vrai & de l'honnête; quelle obligation imposée aux peres! quelle reconnoissance pour les enfans qui ont reçu une édu-

cation vertueuse ! La mienne fut abandonnée aux soins d'un précepteur campagnard , qui n'avoit rien de respectable que sa soutane , & qui étoit également incapable de réprimer les mouvemens tumultueux d'un cœur que tout affecte , & de bien diriger les premiers élans d'un esprit qui veut tout embrasser.

Guidé par un maître plus automate que le flûteur de Vaucanson , j'aurois été un parfait ignorant quand il m'auroit communiqué tout ce qu'il sçavoit , si la nature par une impulsion secrète ne m'avoit rapproché des connoissances qui sembloient m'être interdites. Il est rare qu'on n'ait point en naissant un penchant décidé pour quelque objet & c'est peut être un des malheurs de notre condition qu'on ne cherche point à le démêler, ou que des circonstances forcées empêchent de s'y livrer.

Je parcourois avec avidité les livres

de physique, de littérature & de philosophie, dans un âge où ces sciences n'offrent que des dégoûts, & je leur dois sans doute les principes de raisonnement & les connoissances qui forment aujourd'hui la partie la plus précieuse de mon être. Il n'est point d'avantages qui n'aient leurs inconvéniens : les lumieres acquises grossissoient à mes yeux le nombre des sots, & cherchant à former une société aimable, je devenois chaque jour plus difficile. Celui qui s'accommode de tout est beaucoup plus heureux, l'homme instruit & honnête ne s'amuse qu'avec ceux qui lui ressemblent : c'est manquer de ressources ; on trouve mille fripons agréables avant de rencontrer un homme tristement vertueux.

Je dois encore à la nature un calme heureux qui n'est point troublé par la fougue d'un sang vif & bouillant. On ne peut nier que les qualités de l'ame

ne soient liées à des causes physiques. Ma constitution étant foible, mes desirs devoient être modérés. Je concevois cependant qu'un gentilhomme dont les ancêtres avoient servi sous du Guesclin & Clisson, ne devoit pas rester enseveli dans l'ombre d'une campagne. Je commençois à réfléchir sur un choix qui devoit décider de ma destinée, lorsqu'on me proposa un état peu dispendieux & très-propre à relever notre antique fortune. Prosper, me dit mon pere, il est une ressource pour la noblesse indigente : l'état militaire a pu vous séduire, mais mon exemple doit dissiper votre illusion. Je chéris ma patrie, mon roi & le ministre, & l'oubli où je suis condamné n'altérera jamais un si noble sentiment. J'étois né avec des biens considérables, que j'ai dissipés pour satisfaire à des besoins d'opinion. Je suis assez riche puisqu'il me reste un ami qui m'offre

son crédit pour vous faire entrer dans les affaires; que le changement de votre condition n'en apporte aucun aux sentimens de votre cœur; n'oubliez jamais les devoirs imposés à l'humanité; l'expérience du malheur vous rendra plus sensible à celui des autres; que la pitié ne soit pas chez vous une vertu stérile; ne vous bornez pas à gémir sur des maux que vous pouvez guérir; marchez sur les traces de George-Christophe-Luc-Roc de Boissadek, qui est l'idole d'une province dont il dirige les finances.

Je m'abandonnai volontiers à ce conseil; l'expérience m'avoit appris que quand une nation a perdu ses mœurs, les richesses usurpent la considération due aux bienfaiteurs de la patrie. Ce fut dans Rennes que j'abordai mon nouveau protecteur. C'étoit un de ces hommes privilégiés dont la fortune n'avoit point desséché le cœur; gé-

reux par penchant , & magnifique sans ostentation ; il trouvoit dans sa bienfaisance des ressources qui ne s'épuisoient jamais ; ses mœurs faciles inspiroient la confiance ; l'empreinte de la noblesse & de la grandeur étoit attachée à toutes ses actions ; sa table rassembloit le mérite infortuné & les talens qu'il faisoit éclore ; c'étoit-là que les grands confondus avec eux apprenoient à les estimer , à les plaindre & les protéger. La Bretagne se souviendra long-temps que l'intelligence bienfaisante , choisie pour déchirer son sein , y répandit la fécondité.

Quand on vient de quitter son village on paroît sot sans être bête ; Boisfadék par ses manières pleines de franchise dissipa bientôt cette timidité qui fait toujours un imbécile d'un protégé. Votre pere, me dit-il , m'a écrit pour vous placer dans les affaires , je ne puis aller à Paris avant d'avoir réglé les fi-

nances de la province, il est à propos que vous m'y précédiez. Je vous adresse à Fercœur, c'est un autre moi-même ; à votre arrivée mon caissier vous comptera les sommes dont vous aurez besoin. Après qu'il m'eut remis les moyens de faire mon voyage, je voulus lui faire des remerciemens : trève de complimens, me dit-il, votre bonheur fera ma récompense. Partez.

Quand à des inclinations généreuses on joint le talent d'affaisonner les bienfaits, on se fait des amis, & l'on ne trouve jamais d'ingrats. Pendant ma route mon esprit se repaissoit de l'éclat de ma grandeur future, & je jugeois de Fercœur par son ami. Rempli de songes agréables, j'arrive dans la capitale, où mon premier soin fut d'aller rendre visite au caissier, homme dur qui s'affligeoit du bien qu'il voyoit faire. Il me compta en grondant la somme que je lui demandai. Le len-

demain à mon réveil je vis arriver un tailleur que je n'attendois pas, & jeus bientôt une garde-robe complete.

Ma parure me donna une confiance qui ne m'étoit pas naturelle, je parlois déjà sans penser. Occupé de l'élégance de mes habits, j'en espérois plus que de mes talens; mais heureusement je me familiarisai bientôt avec eux, & la comparaison que je fis des fors richement vêtus avec le mérite enguenillé, me convainquit qu'il n'y avoit aucune identité entre un homme & son habit.

Avant de me présenter à Fercœur je voulus connoître son caractère, & pour y réussir, je me liai avec un nommé Pangrapho, qui en avoit été aussi maltraité qu'il avoit été bien accueilli du public par ses ouvrages. Il présidoit à l'éducation d'un de ses parens, & quoique les succès de l'élève fissent son apologie, il n'avoit point eu le don de plaire; par-

ce que chargé de former le cœur & l'esprit , il ne sçavoit pas danser. Voici ce que j'en appris.

Les parens de Fercœur riches des dépouilles de la nation , essayèrent de lui donner une éducation conforme à sa fortune. Ils crurent ne pouvoir mieux corriger les vices d'une nature grossiere & reburante , qu'en se reposant de son instruction sur une société qui jouissoit d'une réputation usurpée dans l'art d'élever la jeunesse. Ces hommes trop adroits pour ne pas saisir le goût de leur siècle , négligeoient de cultiver le fonds, satisfaits d'orner la superficie ; ils s'aperçurent bientôt que quoique Fercœur eût la dureté du marbre , il n'en pouvoit prendre le poli. Son extérieur rebutant l'excluoit de l'héritage de Ganymede ; ainsi un tel élève ne pouvoit plaire à des maîtres qui n'aimoient qu'à donner l'éclat du talent : on le mit au rang de ces victimes qu'on

immole dans les colleges pour le falut de tous. Des châtimens multipliés lui inspirerent une averfion invincible pour les fciences & pour ceux qui les cultivent. Les premieres impreffions font les plus durables, & Fercœur préfere encore aujourd'hui la fociété des fripons qui le trompent, au commerce des fçavans qui humilient fa vanité. Je dois vous prévenir de cette antipathie, me dit l'instituteur, pour ne pas vous expofer à efferuyer fes mépris, apprenez que le nombreux bataillon qui est à fa folde porte l'uniforme de la sottife. Vous éprouverez que ce vice ne lui est pas particulier. La plupart des hommes en place montrent qu'ils en font indignes par le mauvais choix qu'ils font de leurs fubalternes; il n'y a que l'homme fupérieur qui fente le befoin du fecours d'autrui.

Je ne vous déguiferai point que Fercœur n'ait quelquefois des traits de

noblesse & de grandeur ; c'est un mélange de sublime & de petitesse. L'homme du matin n'est point l'homme du soir ; il semble qu'il y a deux natures en lui : dominé par l'humeur , il outre par caprice le bien que les autres font par réflexion ; avare & prodigue , agreste & poli , incrédule & superstitieux , Spartiate & Sybarite , il s'abandonne aux goûts du moment & jamais à sa raison. N'établissez pas , me dit-il , de système pour vous insinuer dans son cœur , toute route y conduit , toute en écarte. On lui plaît par le ridicule , & quelquefois par des perfections , le sot qui l'amuse est toujours préféré à l'homme qui l'instruit ; si vous êtes complaisant vous passerez pour flatteur , si vous combattez ses opinions vous révoltez son orgueil ; enfin son cœur est un dédale où l'on erre sans fil & sans guide.

Croiriez-vous , ajouta-t-il , que cet

être singulier a un fond de raisonnement qui étonne les plus éclairés; quelquefois il disserte avec autant de force que de précision; logicien exact, il démontre que celui qui sçait penser & analyser, néglige souvent ces avantages pour plaire & pour se conduire.

Fercœur dans sa jeunesse avoit eu du goût pour la profession des armes; mais les fatigues qu'il essuya dans une revue le dégoûterent de ce pénible métier. Malgré son antipathie pour les sieges & les batailles, je pense qu'il eût été redoutable à un ennemi défarmé. C'étoit par un reste de ses inclinations guerrières qu'il exerçoit son courage sur les malheureux qui lui étoient subordonnés; enfin il passa de la poussière du camp dans le tumulte des affaires, & ne pouvant être conquérant, il se fit pirate.

Ses associés clairvoyans reconnurent bientôt en lui l'assemblage des talens

utiles. Percœur fustigé dans les collèges, berné dans les garnisons, fut regardé comme une intelligence céleste envoyée pour présider aux destinées publiques. Son extérieur effrayant écarta les importuns. Les ordonnances qui n'infligeoient que des peines comminatoires eurent une rigoureuse exécution; aucun citoyen en contravention n'eut l'intrépidité d'affronter sa présence pour fléchir sa sévérité; le mot de grace, disoit-il, devrait être rayé du dictionnaire. L'entrée de sa maison, ou plutôt de son palais, étoit interdite à ces infortunés qui ayant manqué leur route ont besoin d'un protecteur pour ramper dans de vils emplois. Il suffisoit d'être dans la nécessité de l'implorer pour essuyer ses mépris. Tel fut le portrait que Pangrapho me fit de mon futur protecteur.

Je lui fus enfin présenté : son abord glacé, son regard farouche me pétrifia-

rent, & la sévérité de son extérieur difforme, me fit alors douter si tous les hommes étoient l'image de dieu. Tandis qu'il lisoit la lettre de son ami, il me lançoit de temps en temps des regards foudroyans. Après un moment de silence, il sortit de sa taciturnité, & me dit avec une voix de Stentor : sçavez-vous danser, vous faites gauchement la révérence ? Cette question humiliante me surprit dans la bouche d'un homme à qui la nature ingrate avoit refusé tous les dons agréables, & qui étoit trop mal conformé pour avoir profité des secours de l'art.

Fercœur avoit la manie d'être le précepteur des hommes ; c'est toujours le plus riche & jamais le plus sage qui donne le ton dans chaque société. Il s'offrit à se charger de mon éducation, & à secouer cette rouille provinciale dont les yeux sont offensés dans la capitale ; rien n'y choque davantage que
de

de voir un étranger y paroître avec les manieres de son pays, & on ne lui pardonne point d'avoir l'air Anglois ou Allemand. Je vous offre ma table, me dit Fercœur, profitez-en jusqu'au retour de mon ami; c'est le moyen de vous former promptement. Aimez-vous les spectacles? il faut aller à la foire. La comédie françoise débite des sentimens trop élevés pour un homme qui sort de son village, & l'opéra n'est pas fait pour affecter des organes de province.

Je fus surpris que deux hommes si différemment organisés fussent amis; d'où peut naître l'union de l'être le plus disgracié de la nature, avec ce qu'elle a formé de plus parfait? par quelle magie le sot est-il lié avec l'homme instruit, & le fripon protégé par l'homme de bien? Leur amitié avoit des motifs différens; Boissadek s'amusoit des ridicules de Fercœur, c'étoit sa

1. Premiere Partie.

B

passion honteuse. Cet attachement ressembloit à celui des femmes pour leur péroquet ou leur sapajou. L'amitié de Fercœur étoit l'ouvrage de sa vanité ; il lui étoit glorieux d'être l'ami de l'ami des hommes, & il se persuadoit que cette liaison le mettoit en communauté de gloire avec lui.

Mon cœur révolté de l'air farouche de Fercœur , se refusoit à ses bienfaits. Je sentis l'importance de vaincre mon antipathie , & le lendemain je me rendis au banquet. On sçait l'ennui qui naît de l'étiquette , toujours scrupuleusement observée par les singes de la grandeur. Je vis un troupeau d'esclaves accablés de leurs chaînes vanter leur liberté. Une égalité de sottises les rend routes supportables. On se jetta sur des lieux communs qu'on traita avec un ramage que chaque société appelle le bon ton , & qui jamais ne fut celui du bon sens.

Je fus plus surpris que flatté de me voir à une table dont chaque province étoit tributaire. C'étoit pour Fercœur qu'on vendangeoit au Cap, en Hongrie & dans les isles de l'Archipel; ç'étoit pour provoquer son appétit gloutron qu'on pêchoit des truites dans le lac de Geneve, & des carpes dans le Rhin. J'aurois préféré à cette triste grande chere la table frugale de Philemon & Baucis, où la gaieté faisoit qu'on digéroit en mangeant : je ne sçai pourquoi les enfans de Plutus étoient tant de luxe dans leurs festins, ils croient se faire des amis, mais l'expérience doit leur avoir appris que les bienfaits qui se digerent ne font que des ingrats.

Quelques parasites effrontés s'arrogeaient le privilege exclusif de rompre le silence imposé par le respect. La rapidité de leurs questions ne laisse point à l'homme raisonnable la faculté de

répondre , quand on croit les tenir à Paris ; ils sont déjà à Pekin. Après s'être extasié sur la magnificence du maître , & sur l'art de son cuisinier , on agita si Homere & Newton avoient rendu autant de services à l'humanité que Marcialo (a) ; si un bon estomac n'étoit pas préférable à une tête bien organisée , l'insensibilité d'un gefier aux inquiétudes d'un cœur compatissant. Un jour j'entendis justifier avec chaleur Dœmitien , qui proposa gravement au sénat de délibérer sur la maniere d'affaisonner un turbot , & il fut décidé qu'un empereur occupé de procurer aux hommes les moyens de vivre délicieusement , étoit bien supérieur à celui qui les fait égorger.

Une vieille Sybille dont les traits étoient aussi flétris que le sentiment , présidoit aux orgies. Une morgue in-

(a) Auteur du Cuisinier François.

sultante lui tenoit lieu de dignité ; elle ne sourioit qu'avec mépris , & la crainte qu'elle inspiroit lui attiroit l'extérieur du respect , qu'elle recevoit comme un aveu de sa supériorité. Mécontente de n'être plus jeune , elle auroit dû s'en consoler par le souvenir qu'elle n'avoit jamais été ni belle ni jolie. Elle se vengeoit de l'indifférence des hommes par le talent d'en médire , & quoiqu'elle eût perdu ses dents au service de Fercœur , on eût cru qu'elle les avoit toutes , à en juger par les vives morsures qu'elle faisoit au prochain. Cette impérieuse sultane avoit sur Fercœur un empire fondé sur un amour allumé depuis soixante ans.

Ce n'est pas que le hasard ne jettât dans cette foule quelques gens de mérite , qui par un oubli d'eux-mêmes venoient brouter à ce ratelier. Ce fut-là que je fus étonné de voir le sage Hel-

Bijj

vidius, qui, transfuge du camp de Plutus, s'étoit rangé sous les étendarts de la philosophie. Sa désertion avoit semé un scandale général parmi une nation avilie par le luxe; c'étoit un triomphe réservé jusqu'alors à la religion de nous montrer des princes déposant pour elle le glaive & la pourpre, se vêtir d'un sac & dormir sur la cendre: Helvidius nous donna le premier exemple d'un publicain fatigué des caresses de la fortune. Je ne sçai pourquoi la modération trouve des censeurs, la société n'en a rien à redouter, semblable au suicide, jamais on ne la verra à la mode. Les amis d'Helvidius étoient tentés de le blâmer; comment en effet applaudir à celui qui sçachant user de la fortune en méprise les faveurs? c'est se mettre dans l'impuissance de se livrer à ses penchans fortunés, c'est tarir la source publique; mais enfin on se lasse de s'enrichir pour autrui, & de ne se

réserver que l'odieux d'un état dont on dédaigne les avantages.

Une femme bien différente de Madame Sybille me parut digne du plus noble attachement ; alliée de Fercœur elle en étoit plutôt l'esclave que l'amie : c'étoit Madame le Doux , qui sans être belle n'avoit rien de commun ; elle avoit de ces traits qui frappent également dans leur printemps & dans leur automne ; c'étoit une plante excellente qui avoit un peu dégénéré par le vice du sol. Son goût toujours subordonné aux caprices du maître , ne lui laissoit que le mérite de l'obéissance : elle lisoit dans ses yeux avant de se déterminer à la gaieté ou à la tristesse. L'excès de sa complaisance faisoit douter qu'elle eût un caractère à elle : bonne & compatissante , mais trop paresseuse pour agir , elle se bornoit à plaindre ceux qu'elle eût pu soulager : son indolence naturelle la ren-

B iv

doit semblable à ces êtres inutiles qui, nés dans le sein de l'opulence, usurpent le titre de gens de bien, parce qu'ils n'ont jamais été provoqués au crime par le besoin. Ses défauts avoient produit plusieurs de ses vertus; son ame languissante n'avoit point assez d'énergie pour haïr, & elle étoit trop indifférente pour médire. Son esprit naturel & cultivé pouvoit instruire bien des sçavans titrés; mais circonspecte & modeste, elle sembloit rougir de ses lumieres; il falloit la surprendre pour lui arracher le secret de son mérite: ce fut dans son commerce que j'appris à estimer les femmes.

Un provincial qui n'est point infecté par la contagion de la capitale, est bien plus propre à saisir les nuances de chaque caractère que ces hommes, qui, toujours agités dans le tourbillon, ont renoncé à la faculté de réfléchir.

Tout ce qui peut les arracher à l'ennui leur devient précieux, mais celui qui attend sa destinée d'autrui, a besoin de tout son discernement pour ne pas prostituer ses affections à de viles idoles.

Mon existence devenoit chaque jour plus pénible ; je donnois de l'embonpoint à mon corps fatigué de l'abondance, tandis que mon esprit condamné à la diette, tomboit dans la langueur & le dépérissement. Rien n'est si contagieux que la sottise ; j'éprouvois un engourdissement dont je n'étois guéri que par des entretiens particuliers avec Pangrapho, qui me découvroit des talens qu'on ne lui soupçonnoit pas. Deux mois s'écoulèrent sans être même apperçu de Fercœur, qui uniquement occupé des intérêts de son appétit, ou du soin de sa digestion, avoit oublié que j'étois son protégé ; une lettre de Boissadek le tira de sa

B v

léthargie. Il me fit appeler dans son cabinet pour me prévenir qu'il falloit me préparer à le suivre dans une tournée. Le bien de l'état, me dit-il, exige que j'aïlle faire pendre une troupe de scélérats qui ont fumé d'un tabac acheté chez l'étranger; c'est moi que ma compagnie ordinairement choisit pour toutes les exécutions d'éclat, & je vais mettre un frein au brigandage; si l'on ne réprimoit tant d'excès il faudroit renvoyer nos cuisiniers; pour moi j'aime mieux faire pendre trente hommes que d'avoir un cheval de moins dans mon écurie. C'est une belle occasion pour vous former au métier!

Saisi d'une juste indignation, je courus épancher ma douleur dans le sein de Madame le Doux & de mon cher Pangrapho, qui tous deux auroient renoncé à toutes les cuisines & tous les harras du monde pour conserver

la vie à un de leurs semblables ; pour moi je me regardai dès ce moment comme le complice d'un homme qui alloit infliger des peines si rigoureuses pour des fautes si légères.

Enfin au jour marqué nous montons dans un char de triomphe , d'où nous ne descendimes que pour faire dresser des échafauts. Le nom de Fercœur qui nous avoit précédé dans Reims , y avoit répandu la consternation ; il n'avoit ni hache ni glaive , mais à son air farouche on le prit pour le sacrificateur public. Le lendemain à son réveil il me pria de lui donner des nouvelles de ses chevaux. En traversant une salle je fus arrêté par une dame & quatre petits enfans en deuil , qui me supplierent de les présenter à Fercœur ; une douleur majestueuse déceloit la noblesse de son ame & de son origine : je lui demandai le motif de sa démarche , & elle me répondit en sanglotant , hé-

las ! le pere de ces quatre enfans , dont le plus âgé n'a que sept ans , est menacé d'un sort rigoureux pour avoir arraché des mains des employés deux de ses vassaux qu'on conduisoit en prison ; l'abus de son courage le rend coupable , je le sçai , mais il est dans un âge qui mérite quelque indulgence , & je viens offrir toute ma fortune à M. de Ferceœur , pour qu'il rende un mari précieux à son épouse , & un pere nécessaire à ses enfans. Je n'osai me charger d'offrir ce spectacle touchant à un homme inaccessible à la pitié ; mais je conseillai à cette noble affligée d'attendre que Ferceœur sortît pour lui présenter son placet au passage.

Je remontai pour annoncer à Ferceœur qu'un de ses chevaux étoit malade : à cette nouvelle je le vis capable d'attendrissement , & l'émotion qu'il éprouva me fit bien espérer pour la petite famille. Il s'habille & descend

pour aller visiter l'animal chéri ; il est investi au bas de l'escalier par ce groupe d'infortunés, qui se jettant à ses pieds les arrosent de leurs larmes ; la maison retentit de leurs gémissemens, rendez-nous notre pere, s'écrient-ils, foyez notre bienfaiteur, donnez-nous une seconde vie ; le peuple assemblé partageoit leur infortune. Ferceur reçoit & lit leur placet, & après avoir lancé quelques regards sur eux, il eut la barbarie de répondre.. , Ce n'est que cela, Madame, relevez-vous, votre mari sera pendu. Aussitôt il s'esquive pour ne se laisser pas surprendre par la pitié, ou pour se soustraire à l'indignation publique. L'épouse anéantie par sa réponse féroce, tombe en défaillance, & sans être complice de son mari, elle est associée d'avance à son supplice ; ses enfans baignent son sein de leurs larmes, & leurs cris déchirent tous les cœurs ; je cherche à

rappeller la mere à la vie. Fercœur instruit que je m'attendrissois sur la destinée de ceux qu'il venoit d'outrager , me fit appeller. La douleur peinte sur mon visage , faisoit la censure de son insensibilité ; il s'en apperçut avec indignation , & outré de ma foiblesse il me dit : mon ami , je ne vous crois pas propre à l'état que vous voulez embrasser : il vous sied mal d'éprouver la pitié quand vous avez besoin de celle des autres pour vous même , c'est la vertu des gueux , elle n'a jamais enrichi personne ; je vous crois tout au plus propre à faire un philosophe ; c'est une espece que je méprise trop pour que nous vivions long-temps ensemble. Je pourrois vous renvoyer par le coche , mais voilà cent louis , prenez la poste , c'est le moyen de mettre plus promptement un intervalle entre vous & moi.

J'eus la bassesse de recevoir un bien-

fait d'un homme que je méfestoims, mais je m'y déterminai par le plus noble des motifs. Je formai le dessein d'employer cette somme à obtenir la grace du gentilhomme dont la famille avoit causé ma disgrâce. J'en contai l'histoire à plusieurs personnes en crédit, qui le plainrent au lieu d'agir. J'eus recours à une de ces femmes qui vivent du produit de leurs charmes, je lui comptai cent louis & j'obtins l'élargissement du prisonnier.

Plus satisfait d'avoir fait le bonheur d'une affligée que d'essuyer les caprices de Fercœur, je retournai dans la Basse-Bretagne, résolu d'y vivre dans une frugalité préférable aux ennuis de l'abondance. Mon pere plus ambitieux, ne me permit point de croupir dans l'obscurité. On peut en Bretagne embrasser le commerce sans renoncer aux privileges de la noblesse. Mon pere me proposa l'exemple de plusieurs de mes

ancêtres qui avoient trouvé dans un nouvel hémisphere la fortune qui les fuyoit dans leur patrie. Il vaut mieux, me dit-il, amasser du bien en Amérique que de vivre indigent en Europe ; je connois particulièrement le capitaine Vander-Grosman, Hollandois d'origine, & négociant de profession ; il est officieux, je vais vous recommander à lui, l'engager à vous servir de pere, & j'aurai la consolation de vous voir marcher d'un pas rapide à la fortune, si vous suivez ses conseils & ses exemples.

Les adieux ne suivirent pas de loin la proposition ; mon pere fit un dernier effort & je partis pour me rendre au Port-Louis avec une somme de six cens livres.

Abandonné, pendant ma route, à moi-même, je faisois des réflexions de route espee. Te voilà donc pauvre Prosper, me disois-je, te voilà donc

abandonné à toute l'inconstance du fort , & six cens livres que tu vas confier à un pirate Hollandois , vont être désormais la base de tes espérances. Un pere, dont le nom seul t'attendrit , consent à cette séparation. Jeune , sans expérience , sans amis & sans parens , tu vas t'exposer dans des pays lointains où la fortune ne semble faire un petit nombre d'heureux que pour en attirer un plus grand dans des précipices creusés par l'ambition & l'avarice : des réflexions différentes détruisoient les premières. Eh ! quoi , disois-je , je chéris une patrie où le mérite indigent est en bute au mépris , où la médiocrité des biens est un vice de convention dont on ne peut trop tôt se laver. La fortune est une courtisane qui n'accorde ses faveurs qu'à la jeunesse , & je suis dans un âge où l'on peut y prétendre.

C'étoit ainsi que de vaines illusions,

de brillantes chimeres faisoient diversion, & sembloient éloigner des peines trop réelles. Les charmes d'une liberté qu'on ne desire jamais plus vivement qu'au temps où l'on est dans une espece d'impuissance d'en faire un bon usage ; l'envie de contenter une curiosité avide de tout voir & de tout connoître , acheverent de rendre le calme à mes sens.

J'arrive au Port-Louis , je m'informe où demeure le Capitaine Vander-Grofman ; on me conduit dans un mauvais cabaret , je monte dans une chambre enfumée , où la foible clarté de quelques vitres cassées me laisse appercevoir un homme à triste figure , vêtu d'une étoffe aussi grossiere que sa personne. Une très-petite perruque d'un jaune blanc accompagnoit de loin ses joues enflées & rubicondes. Ses regards farouches s'élançoient par intervalle à travers des sourcils d'une monf-

rrueuse épaisseur, comme les éclairs entr'ouvrent le nuage obscur qui les renferme. Les traits de l'usure & de la mauvaise foi étoient si profondément gravés sur son front, qu'on les distinguoit sans peine; malgré le tourbillon de fumée qui s'exhaloit de sa pipe: un gros flacon de biere étoit à ses pieds: son attitude & son ajustement étoient grotesques: les traits de son visage sembloient être des pieces rapportées.

Je l'aurois observé avec des yeux ironiques, si mon guide ne m'eût prévenu que c'étoit le capitaine Vander-Grosman. Je m'avance en tremblant & le salue, à peine daigna-t-il me regarder: il me dit brusquement de m'affesoir, décacheta la lettre de mon pere, la lut sans cesser de fumer, & se tournant ensuite vers moi comme pour m'examiner avec plus d'attention: j'aurai soin de vous mon enfant, me

dit-il d'un ton familier , qui m'humilia presque autant que sa figure m'avoit effrayé : je connois votre pere , nous sommes amis depuis long-temps , il peut s'en rapporter à moi. Heureusement pour vous nous allons dans une isle où la vie est peu dispendieuse , & les pierres précieuses à qui veut les ramasser. Ici M. le capitaine , se redressant sur son escabelle , ajouta gravement : je suis destiné par leurs Hautes Puissances à fournir des grains aux garnisons de l'isle de Ceilan , à Pontode-Galle , Colombo-Manar & Suffanapatan , j'entrevois que nous ferons de bonnes affaires , si je ne suis pas examiné de trop près ; préparez-vous à partir au plutôt. Adieu.

Je sortis promptement & fort étonné de l'espece d'ami que s'étoit fait mon pere , & fort scandalisé du mentor qui m'étoit destiné. J'étois occupé à faire les emplettes nécessaires , lorsque j'ap-

perçus chez un fripier un homme qui se débarrassoit d'une garde-robe mesquine & superflue pour se pourvoir du nécessaire. Quelle fut ma surprise de reconnoître Pangraphos, que je croyois jouir dans la capitale d'une fortune proportionnée à la célébrité qu'il avoit acquise par les productions de son génie. Vertueux ami, me dit-il, depuis que vous nous avez quitté, j'ai consacré mes veilles à perpétuer la mémoire des ministres & des héros, & quoique dispensateur de l'immortalité, je me suis vu sans cesse exposé à mourir de faim; les enfans des héros croient assez valoir par eux-mêmes, sans être étayés du mérite de leurs ayeux. Les grands, il est vrai, aiment à porter sur leur front la fierté de leur origine, mais ils redoutent la voix de l'histoire comme un témoin qui dépose contre eux, en invitant à comparer ce qu'ils sont avec ce qu'étoient leurs ancêtres.

Depuis que j'ai rompu les chaînes dont m'accabloit Fercœur, je me suis retiré dans l'ombre d'un fauxbourg, où sevré du commun des vivans j'ai veillé pour célébrer les morts; c'est-là qu'assujetti à un régime austere, j'ai enfin réussi à dompter mon estomac rebelle; j'ai calmé ses importunités en l'assujettissant à une diette qui me rendoit semblable aux solitaires de la Thébaïde. Helvidius versoit quelquefois sur moi ses bienfaits, mais honteux de lui être à charge sans pouvoir lui être utile, je lui dissimulois mes besoins pour mettre un frein à sa générosité. Mes essais me donnerent quelque célébrité; je fus accueilli des grands, qui me plainquirent sans me faire du bien. Outre le malheureux talent de faire un livre, j'avois encore la maladresse de faire un enfant tous les ans. Touché de la destinée de ma famille, j'étois insensible à la mienne; enfin je l'ai aban-

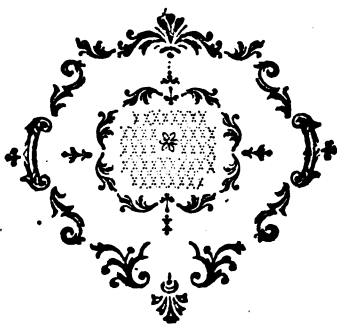
donnée à la bienfaisance d'Helvidius, dans le dessein de passer aux Indes, où je compte écrire l'histoire de quelque nabab généreux qui me mettra en état de revenir consacrer à ma patrie les monumens que je veux élever à sa gloire. Vous avez cultivé, lui dis-je, un champ bien stérile; quand on veut faire fortune il vaut mieux être bel esprit qu'homme de génie, l'éclat du talent est préférable à la solidité. On plaît par le coloris de l'imagination, on ne peut qu'instruire par la raison. Quels sont les grands & les riches qui sentent le besoin de l'instruction? la plupart sont si ignorans qu'ils ne sçavent pas même qu'ils sont sots: mais puisque vous croyez trouver des ressources aux Indes, je serai charmé d'y entretenir notre ancienne amitié.

J'ai facilement conçu, me dit-il, cet utile projet, mais je manque de moyens pour l'exécution: on me demande cinq

cens livres pour le passage ; j'ai offert à Vander-Grosman un manuscrit précieux , mais il m'a répondu avec dureté , qu'en fait de littérature il ne connoissoit que les lettres de change ; qu'il préféroit un lingot à toutes les bibliothèques du monde , qu'il n'achetoit de livres que pour allumer sa pipe & pour d'autres usages encore plus vils. A sa réponse j'ai vu qu'il falloit renoncer à tous les nababs de l'Inde , & retourner au fauxbourg Saint-Marceau faire des livres & des enfans.

J'applaudis à sa résolution & l'impossibilité de l'avoir pour compagnon de voyage , me fit regretter de n'être pas plus riche. J'étois mécontent de voir un homme de mérite , malheureux dans sa patrie , manquer encore de moyens pour aller cacher ses ulcères dans un nouvel hémisphère ; je partageai avec lui ce que Vander-Grosman m'avoit laissé. Notre séparation nous
arracha

arracha des larmes ; ah ! me dit-il, si je sçavois faire un soulier ou manier le rabot, je Adieu. J'ai eu la consolation d'apprendre depuis, qu'une personne aussi distinguée par sa naissance que par la place qu'elle occupe, l'a prévenu par ses bienfaits, & l'avoit guéri de la manie d'aller dispenser l'immortalité aux nababs de l'Inde.





CHAPITRE II.

Rencontre agréable. Embarquement. Première entrevue des Philosophes.

MA première entrevue avec mon nouveau protecteur Vander-Grosman, me faisoit croire que nous serions bientôt abandonnés à la discrétion des vents, sur lesquels ma fortune me paroïssoit aussi bien établie que sur la protection du capitaine. J'avois ramassé quelques livres pour entretenir le goût des sciences, & dissiper l'ennui que je comptois essuyer avec des hommes qui ne parloient ni François ni Bas Breton. J'ignorois que la providence qui ne nous laisse jamais sans consolation, m'avoit destiné pour compagnons deux

raisonneurs infatigables, & très-propres à distraire un malheureux du spectacle de ses miseres.

Je me promenois sur le rivage au moment où le soleil quittoit notre hémisphere, où la nuit commençoit à déployer ses voiles du côté de l'orient. Le triste murmure des flots qui venoient se briser à mes pieds, invitoit à rêver. L'éloignement de ma famille, aussi respectable qu'indigente, les périls du voyage, l'incertitude de ma fortune & de l'intégrité de mon mentor, faisoient naître des idées fort lugubres. Mon esprit étoit agité par la crainte comme la mer par les vens, lorsqu'une jeune personne qui avoit une taille de nymphe s'avança vers le lieu que j'avois choisi pour méditer. Sa démarche étoit grave & majestueuse, ses mouvemens, son maintien étoient l'expression de l'inquiétude & de la douleur. Mon ame en fut émue & je sentis pour

C ij

elle un intérêt aussi vif que subit. Il y avoit peu d'intervalle de cet intérêt à l'amour, il y en eut encore moins de l'amour aux prétentions bien ou mal fondées qui lui servent d'aliment.

Quoique peu versé dans la connoissance du cœur humain, je me persuadaï qu'une femme livrée à la douleur regarde avec complaisance celui qui veut la consoler, & quelquefois même récompense ses soins d'un peu de tendresse. Je me rappellai l'avanture de la matrone d'Ephese, & je me crus une éloquence aussi persuasive que celle du soldat. Rempli de ces idées, j'aborde la charmante inconnue avec une timidité mêlée de respect, d'admiration & d'une secrète espérance. Pardonnez, lui dis-je, aux mouvemens d'un cœur né sensible, une indiscretion que les circonstances semblent excuser. Témoin de vos soupirs, je n'ai d'autre projet que d'en tarir la source.

Généreux étranger , me dit elle d'un ton de voix mal assuré , je pardonne votre hardiesse en faveur du sentiment qui vous fait partager ma douleur , je crois appercevoir dans vos yeux la sérénité de la candeur , & dans votre langage celui de la bienséance ; mais plus je vous vois compatissant , plus je m'affermis dans le dessein de vous épargner le triste récit de mes peines ; le remede est dans la patience , & votre âge , qui n'est point fait pour elle , vous permettroit-il d'être long-temps sensible à des malheurs qui vous sont étrangers. L'homme bien né , repris-je , trouve en lui-même la récompense de ses bienfaits : je n'ose vous demander une confiance entiere : je dois la mériter par mes soins , & j'aspire uniquement aux moyens d'y parvenir. Daignez croire , Madame , que les sentimens que vous inspirez & le zèle qui m'anime , ne peuvent faire ni des insen-

sibles ni des ingrats. Je resterois plus douloureusement affecté de votre réserve que je ne puis l'être du récit des événemens qui font couler vos larmes. Usez de toute la prudence que vous croirez nécessaire; mon âge l'exige, & le malheur de n'être pas connu de vous, est un nouveau motif de circonspection. J'ambitionne de m'associer à vos douleurs avant que les mers nous séparent, avant que je porte sous un autre hémisphere le souvenir éternel de vos charmes, & le désespoir d'être éloigné de vous.

Cette déclaration assez semblable à celle qu'on voit dans tous les romans, & qui n'avoit rien d'outré dans la situation d'esprit où je me trouvois, fit impression sur celle qui m'avoit captivé à si peu de frais: elle parut s'intéresser à mon sort, & vouloir être instruite des motifs de mon voyage; ils n'étoient gueres mieux fondés que

ceux de mon amour. Je lui dis que ma soumission aux volontés de mon pere me déterminoit à partir pour Ceilan , où l'on me faisoit espérer une fortune brillante. Je ne cessois en parlant d'observer mon aimable inconnue , dont la timidité & l'émotion rendoit les graces plus touchantes. Un voile léger déroboit foiblement à mes yeux la délicatesse de ses traits & laissoit entrevoir un ensemble capable d'attendrir le plus misantrope. J'apperçus que mon récit avoit augmenté son trouble. Je la pressai de m'en expliquer la cause. Ah ! dit-elle , en soupirant , c'est à Ceilan , c'est dans quelque partie du monde peut-être plus éloignée encore que j'irai chercher celui dont je ne dois & ne puis être séparée. Les dangers que j'ose affronter seront la punition d'un crime involontaire ; ils calmeront son ame abusée ; ils lui attesteront ma tendresse & mon innocence , & s'ils ne

produisent pas les effets que j'en attends, mon exemple apprendra ce qu'une ame fiere & délicate est capable d'entreprendre quand on s'efforce de l'avilir par des soupçons injurieux.

Eh quoi ! repris-je avec transport, le ciel m'offriroit-il dans ce pénible voyage la plus douce des consolations ? me favoriseroit-il assez pour partager mes instans avec ce que la nature a de plus parfait ? que ma destinée seroit belle si je ne la devois à v^{os} malheurs ! voilà sans doute cette fortune brillante qui m'étoit annoncée ; j'en jouis dès-à-présent. Je trouve dans vos yeux les trésors dont m'a parlé Vander-Grosmann. Ce que j'avois cru quelquefois une chimere, se réalise aujourd'hui, mes vœux sont remplis, & mon ame ah ! vertueux jeune homme, interrompit la belle infortunée, ne vous laissez point séduire par des espérances frivoles ; que puis-je faire pour vous

& pour moi dans l'état où je suis. L'intérêt de mon honneur exige & s'oppose à la fois à l'exécution de ce trajet effrayant. Les raisons de l'entreprendre combattues par celles qui m'en découvrent les suites, me laissent dans une indécision cruelle. Dieux quelle extrémité ! je cherche à détruire d'injustes préventions, & je m'expose aux risques d'en faire naître de nouvelles ; & les efforts que je fais pour me justifier donnent de nouvelles armes à la malignité de la censure. Inconnue en ces lieux, rien ne parle en faveur de mon innocence ; dois-je me livrer à ces hommes grossiers, qui méprisent & outragent celles qui n'ont pour défense que leur vertu ? le hasard m'en a déjà fait rencontrer un de cette espèce, dont je n'ai pu sçavoir le nom, mais dont les traits conservés dans ma mémoire rallument encore mon indignation. Son ame basse ne pouvoit s'élever

comme la vôtre au sentiment de la pitié : il ne voyoit dans les soupirs qui vous ont attendri qu'un titre de plus pour m'avilir. Ce n'est point assez du poids de mes douleurs , du soin de me justifier , je dois encore éviter les traits dont la malignité publique accable l'infortune ; c'est un devoir indispensable dans un siècle où les démarches les plus pures subissent tant d'interprétations odieuses. J'en ai fait la triste expérience , & l'idée de me trouver seule , sans ressource , sans protection , jette dans mon ame le trouble & la frayeur.

La belle infortunée , en se plaignant d'être sans appui , avoit sans doute oublié que je lui avois offert mes secours. Rassurez-vous , lui dis-je , le monstre dont la férocité n'a point été adoucie par vos charmes , est le rebut de la nature. Je connois mieux les hommes , repartir-elle , le mérite sans éclat & la

vertu malheureuse n'ont point encore acquis le droit de leur en imposer ; il semble qu'esclaves de la fortune ils se fassent un devoir d'adopter ses caprices : vous êtes né vertueux , votre cœur connoît l'indulgente & sensible pitié ; mais quel autre que vous respectera ma douleur ? on me soupçonnera d'inconduite , pendant que mon ame en proie au désespoir ne redoute que la honte attachée au crime & aux foiblesses ; il ne me reste que le courage de saisir tous les moyens de cesser de paroître méprisable à l'objet de ma tendresse. Je n'aurois point de combats à soutenir si j'étois moins tendre ou plus coupable. En achevant ces mots elle répandit un torrent de larmes , & les mouvemens expressifs de sa douleur acheverent ma défaite. Je n'avois vu que des femmes d'une beauté médiocre ; le déplorable sort des héros de roman m'avoit appris à me défier des

plaisirs que l'amour promet ; mais que les larmes d'une femme aimable sont puissantes ! que la pitié qu'elle inspire est tendre ! Mon cœur trouvoit un secret plaisir à partager les disgraces de l'inconnue , & ce sentiment me faisoit croire que l'amour naîtroit de la reconnoissance. Les fonds qui devoient me faire vivre au bout du monde étoient si bornés , que je ne pouvois rien en retrancher sans m'exposer aux plus pressans besoins ; mais l'amour & la raison ont un langage bien différent. J'offris d'entrer dans les dépenses de l'embarquement ; j'appuyai mes offres de toutes les raisons que me dictoit la tendresse. Je tâchai de rassurer sa délicatesse alarmée : un certain air de langueur joint à l'empressement d'obliger , donnerent à mes paroles le pouvoir de suspendre ses larmes. Je bénis , dit-elle , l'instant où j'ai pris la résolution de vous déposer une partie

des secrets qui déchirent mon cœur. Incertaine si votre générosité seroit égale à ma confiance, je hasardois une démarche que la nécessité seule rend excusable, & que votre vertu justifie. Un génie bienfaisant vous a conduit sur ce rivage, où je trouve en vous un bienfaiteur sensible & compatissant; daignez être mon guide dans une course pénible, vous jouirez de la douce consolation d'avoir protégé l'innocence & de réparer des maux que l'aveugle prévention & des dehors trompeurs ont produits. La bonté de votre cœur aide à me rassurer sur votre âge & sur ma confiance.

Je ne me bornai point à la consoler en amant généreux, j'essayai de la rassurer en homme éclairé sur l'avenir, quoique je ne fusse gueres mieux instruit de ce qu'elle desiroit que de ce qui devoit arriver. Jamais on ne parla plus affirmativement d'une chose in-

certaine : j'ignore si j'eus le talent de persuader, mais je sçai que j'alliai à ma foiblesse une ombre de vertu, en confondant l'impression qu'avoient fait sur moi sa douleur & ses charmes.

Je ne m'apercevois point que la nuit avoit répandu autour de nous sa triste obscurité. J'étois éclairé du flambeau de l'amour, & j'aurois continué l'entretien si la dame ne l'eût interrompu par des adieux auxquels je répondis avec une émotion & un embarras qui forment l'éloquence des amoureux ; heureusement l'obscurité lui déroba mon désordre. Elle ne voulut pas me permettre de l'accompagner à la ville, & me promit de se trouver le lendemain au même lieu & à la même heure. J'arrivai triste & rêveur à mon auberge, bien résolu de suivre une aventure dont mille circonstances augmentoient l'intérêt.

Que l'on considère un jeune homme

né avec un cœur susceptible de tendres impressions, mais qui n'a point encore d'objet déterminé, on conviendra que la conquête en est aisée & les affections dangereuses. Les mouvemens d'une sensibilité bienfaisante, confondus avec l'extrême vivacité de ma passion, en annobliſſoient le principe. Je me félicitois d'une délicatesse très-supérieure aux penchans aveugles & purement physiques de la jeunesse. Mon indigence donnoit du prix aux offres que j'avois osé faire, & le sentiment de protéger dans le moment que j'avois besoin de l'être, me parut héroïque. Le ton insinuant, l'air de vérité, les larmes de l'inconnue, m'interdisoient le plus léger soupçon.

Au plaisir de la voir décidée à risquer les dangers du voyage, se joignoient de terribles inquiétudes. Ses aveux obscurs m'avoient appris que son cœur, avant l'entrevue, n'étoit pas aussi

libre que le mien. Je ne combattois pas à armes égales. Je ne pouvois soupçonner quel étoit ce mortel dont elle ne devoit ni pouvoit vivre séparée ; c'étoit sans doute un mari ou quelqu'un destiné à l'être : je m'arrête à ce dernier sentiment comme le plus facile à concilier avec les emportemens de l'amour. D'ailleurs , disois-je, si c'étoit d'un mari dont elle vouloit parler, se feroit-elle servie de termes équivoques dans un instant où elle vouloit me convaincre de sa vertu ? Une femme quitte-t-elle la France pour aller chercher son époux à Ceilan. Un amant persécuté, trahi, peut fort bien, dans un moment de désespoir, aller cacher son infortune aux extrémités de l'Asie ; mais un époux indignement abusé se garde bien de commettre une pareille sottise ; ce n'est point de si loin qu'il conserve ses droits, & qu'il remédie aux accidens qu'il craint & que souvent il ne peut

prévenir lorsqu'il est le plus près. Pourquoi aller se justifier à l'autre bout du monde tandis que je suis disposé à la croire innocente ? peut-elle préférer un autre à moi ? les absens ont toujours tort ; un Kerfadek vaut mieux au Port-Louis , qu'un Céladon qu'il faut aller chercher aux Indes Orientales. D'après cette conséquence , je ne vis plus dans la nymphe marine qu'un entêtement romanesque dont j'espérai de la guérir ou du moins de lui donner un autre direction.

La première entrevue avoit fait une si subite impression sur mon cœur , que j'en desirois une seconde avec une vivacité qui tenoit de l'extravagance. On imagine bien que je ne fermai pas les yeux la nuit suivante. C'est une vérité reconnue dans tous les romans. J'étois dans une si violente agitation , que les œuvres même de Se. . . n'auroient pu me provoquer au sommeil : je me rap-

pellai mille fois ce que j'avois vu & entendu. Je formai le projet d'aller trouver le lendemain le capitaine Vander-Grosman, & de l'engager à favoriser mon entreprise. Il écouta le récit de mon aventure avec un flegme capable de déconcerter le plus intrépide orateur. Je lui peignis les graces de l'inconnue avec les traits les plus séduifans, & ses malheurs avec les expressions les plus touchantes : je voulois fléchir son cœur Hollandois, & sans rien espérer de sa compassion, je voulois du moins lui inspiter de la curiosité.

Je n'eus pas lieu de m'applaudir du succès de ma harangue, à laquelle le morne capitaine ne répondit pas un seul mot. Je n'étois encore qu'à la moitié, il falloit en venir au dénouement. J'ose espérer, lui dis-je, que vous voudrez bien associer à votre équipage une personne si digne de pitié, & qui par-

tagera les fonds que je vous ai remis.

Je me donne au Diable , s'écria-t-il , si jamais elle met les pieds dans mon vaisseau ; vous êtes bien dupe d'aller ramasser toutes les créatures qui pleurent leurs sottises sur le rivage , ou celles qui se désespèrent de l'impuissance de n'en plus faire. Jeune homme sans expérience ! vous prenez une aventure sans ressources pour une princesse infortunée , & vous portez votre encens à une idole qu'on a traînée dans la boue. M. le capitaine , vous vous méprenez , celle qui m'intéresse aujourd'hui est d'une espece. . . . Ah ! Prosper , mon ami , je parierois le fret de mon navire , qu'elle est d'espece à déranger la santé de tout mon équipage ; les manœuvres se feroient après cela comme elles pourroient , & au lieu d'arriver cette année à Ceilan , on nous feroit faire la quarantaine au Cap de Bonne-Espérance. Ne plaisantons pas

mon enfant, toutes ces créatures que le sort rend si malheureuses, le sont communément par leur faute, & d'ailleurs mon vaisseau n'est point fait pour recevoir toutes les ames du Purgatoire. Quels hurlemens quand une femme embarquée voit hisser une voile plus vite qu'à l'ordinaire, j'aimerois autant avoir les sonnettes & les clarines de tous les messagers de France, suspendues à mon mat de beaupré, que d'avoir une langue de femme sur mon bord. Croyez moi, laissez-là pleurer; c'est une des voluptés des femmes : elles s'en portent mieux.

M. le capitaine m'avoit toujours parut fort hideux, mais dans ce moment il me parut effroyable. Je comparois la distance qui se trouve entre un cœur généreux & sensible, & ces ames fordidés qui ne sentent jamais d'amour que pour les richesses. Je ne concevois pas comment deux êtres qui tiennent

le même rang dans la nature, pouvoient avoir si peu de conformité. Mon dépit étoit extrême, j'eus besoin de toute ma passion pour l'empêcher d'éclater. Elle étoit si vive, que je m'abaisai à supplier. Enfin je dus à mes importunités ce qu'on refusoit à mes raisons. Je ne vis qu'un triomphe flatteur sans réfléchir que j'y étois arrivé par les moyens les plus bas. Je courrus annoncer à mon inconnue ce que j'avois fait pour elle.

J'errai quelque tems sur le rivage; mes yeux égarés cherchoient avec inquiétude celle qui absorboit toutes les facultés de mon ame. Les pêcheurs, témoins de mon agitation, me prirent pour un fou nouvellement échappé de sa retraite. Enfin je touche à l'instant si désiré, je vois arriver l'inconnue; je me précipitai vers elle, & les premières paroles que je lui adressai, étoient un langage que l'esprit ne peut

faire entendre, & qu'on ne lit que dans les yeux passionnés d'un amant. Je crus appercevoir dans ses yeux quelque chose de plus que la reconnoissance ; cette douce illusion m'offrit l'image d'une félicité supérieure aux plaisirs des sens. Dans l'yvresse de ma joie je n'oubliai point que les momens étoient précieux.

Je lui fis part du succès de ma négociation, elle parut touchée de mes démarches officieuses ; je voulois qu'elle le fût de ma tendresse, mais je n'en pus obtenir l'aveu.

L'aimable infortunée porta sur mon cœur un jugement plus favorable que je ne l'aurois désiré ; elle applaudissoit à une bienveillance qui me paroissoit naturelle, & feignoit de ne point appercevoir un amour qu'il m'importoit bien plus de faire entendre. Mes manières respectueuses ne lui causoient point d'alarmes. Son silence modeste

me fit croire , ou qu'elle approuvoit mes transports , ou qu'elle les pardonnoit en faveur de mon âge , & des services qui lui devenoient nécessaires ; je m'arrêtai au premier sentiment , comme le plus favorable à mes desirs. Vous ferez tort , lui dis-je , à la nation Française , chez celle où vous fixerez votre séjour : on ne pourra concevoir qu'un peuple galant & civilisé laisse échapper celle que la nature a pris le plus de soin de former. Une femme moins belle & moins sage arma la Grèce entière ; l'Europe devoit disputer au reste de l'univers l'avantage de vous offrir un asyle : elle a fait couler le sang des Mexiquains pour des trésors moins estimables , & que je déposerois à vos pieds s'ils étoient en ma puissance. J'ajoutai mille choses aussi flatteuses & plus tendres.

J'exigeai de la belle , pour prix de mes soins & pour gage de sa confiance ,

qu'elle ôtât son voile , & ne mit plus d'obstacles à mes regards impatiens : elle se rendit avec peine ; la pudeur en augmentant le mérite du sacrifice , ajoutoit de nouvelles graces à l'éclat de son teint. Dieux ! quel brillant assemblage de perfections ; j'en fus ébloui comme d'une lumière qui paroît tout-à-coup dans l'obscurité. Je tombai dans une yvresse délicieuse ; mon état me dispensoit de faire l'éloge d'une si grande merveille ; mon embarras déceloit le trouble de mon ame ; la vivacité de mes regards annonçoit les feux dont j'étois dévoré. Lorsque mes sens furent moins agités & mon esprit plus calme , je parlai des préparatifs du voyage , & plus encore des secrets importans qui ne m'avoient point été confiés. J'appris que la belle s'appelloit Salvanette ; c'étoit toujours une nouvelle connoissance acquise , il n'en est point de médiocres lorsqu'elles ont quelque

quelque rapport avec l'objet aimé. Je fis de nouvelles instances : le moment n'est point encore arrivé, me dit-elle, ce sera pendant notre voyage que je vous instruirai de mes aventures. Je ne pouffai pas plus loin mon indiscretion ; je lui fis les plus tendres adieux, & je ne consentis à la quitter que dans l'espoir de nous réunir pour ne nous plus séparer.

Quelques préparatifs pour la route, un plus grand nombre de réflexions tendres sur la destinée de Salvanette, occuperent l'espace qui se trouvoit entre notre départ & notre dernier entretien. Mon amour faisoit de nouveaux progrès, & ma raison dépériffoit dans une égale proportion ; son nom étoit toujours dans ma bouche & ses attraits sans cesse présens à mes yeux.

Ce fut dans ce désordre que je partis, le 7 mars 1766 avant le jour, pour

I. Part.

D

la conduire à bord du navire Hollandois : jamais l'aurore n'avoit eu pour moi les charmes que j'y crus appercevoir, elle sembloit s'être parée pour présider à la plus tendre réunion. Salvanette parut, & je ne vis plus qu'elle; je lui donnai la main pour descendre dans la chaloupe qui devoit conduire l'équipage à bord du navire, qui étoit à un quart de lieue en rade.

Tandis que je raisonnois ainsi on embarquoit des habits, & je m'aperçus que j'avois oublié les miens; je courus promptement & revins avec la même célérité : mais la chaloupe étoit partie, & Salvanette voguoit sans son amant. Si je n'avois pas connu Vander-Grosman, j'aurois craint qu'il ne l'eût enlevée, mais ce n'étoit pas un larcin qui flatât sa cupidité. Je fus entièrement rassuré au moment où je vis la chaloupe rentrer dans le bassin; je m'y embarquai avec deux matelots, qui

n'avoient pas voulu quitter la terre sans avoir au préalable pris congé de leurs maitresses.

Nous étions à deux cens pas du vaisseau lorsque j'apperçus une barque assez semblable à la nôtre, conduite par trois hommes : ils avoient avec eux une femme qui pouffoit les plus hauts cris : elle répéta plusieurs fois les noms de perfide , de traître , de monstre. Nous ne pûmes être instruits du sujet de ses emportemens ; nous présumâmes que c'étoit une folle qui vouloit s'amuser à nos dépens , & le dérangement de son cerveau sembloit n'être que trop bien prouvé par le désordre de sa parure , puisqu'elle étoit toute échevelée.

Je continuai ma route bien moins affecté de cette aventure que du plaisir de revoir Salvanette ; je ne fus pas le dernier à quitter la chaloupe : tandis que les matelots appareillent , & qu'un

D ij

bon vent de nord souffle au gré de leurs desirs , je cours pour satisfaire les miens aux lieux où je crois trouver Salvalnette , personne ne veut m'en instruire ; j'entre dans le bouge fétide de Vander-Grosman , où je fus frappé d'un spectacle furnaturel. Mon hideux capitaine se mit à rire , les rides de son front disparurent pour la première fois. Ce vieux Cyclope , qui ressembloit au crime & aux remords , parut se livrer à la joie.

J'interprétois ce phénomène en ma faveur ; je crus que par une révolution de sa nature il jouissoit de ma félicité. Quelle fut ma surprise lorsqu'il me prévint par ce discours : quelle diable de femme avez-vous été ramasser ; que vous avois-je dit lorsque vous me proposâtes de m'en charger ? je fiere d'une lieue ces sirenes larmoyantes , dont la meilleure ne vaut pas un chelin. Arrêtez , lui dis-je , outré des blas-

phèmes qu'il proféroit , Salvanette & moi nous vous dispensons de faire le panégyrique du beau sexe , aprenez-moi seulement le lieu qu'elle occupe dans le vaisseau. Vous extravaguez, mon ami, reprit Vander-Grosman, d'un ton brusque & fâché ; vous ne sçavez donc pas l'avanture , & bien je vais vous l'apprendre : la coquine avoit à peine mis le pied dans le vaisseau, qu'elle a fait un cri, mais un cri qui m'est entré dans la tête , & qui a donné la migraine à la moitié de mon équipage ; elle s'est jettée par terre, s'est débattue comme une forcenée, en demandant qu'on la remît à terre ; je n'avois garde de rejeter sa proposition : j'ai chargé de cette bonne piece le pilote du capitaine Van-Vouc, qui retourne au Port - Louis, où je l'aime beaucoup mieux qu'avec moi. Je lui soupçonne quelque mauvaise affaire sur le corps, d'autant plus que dans sa

Diij

frénéfie, elle avoit grand soin de se cacher le visage. Tuidieu ! Prosper, quelle pacotille vous alliez transporter aux Indes ; on en trouve par-tout de cette espece, cela ne vaut pas les frais de transport : je connois trop les femmes, je n'ai point de foi dans leur vertu.

O dieux ! m'écriai-je, pénétré de la plus vive douleur, croirai-je ce que je viens d'entendre ; est-il bien vrai que Salvanette me soit ravie, & que je survive à mon malheur. . . . Non, c'est mourir mille fois que de vivre éloigné d'elle. Ah Salvanette ! que ton sort est préférable au mien ! tu trouveras par-tout des ames sensibles, qui se feront un devoir de protéger ton innocence, tandis que je serai dans l'univers l'objet le plus digne de compassion. Cruelle, où fuis-tu ? qu'un dernier regard te présente au moins l'affreux désespoir de ton amant.

Mille plaintes entrecoupées de sanglots succéderent à ces premiers transports. Vander-Grosman sourioit avec dédain, c'étoit compter mes peines aux arbres & aux rochers Je tombai dans un abattement qu'il vit avec la même indifférence ; je n'en sortis que pour me livrer aux accès d'une violente fureur. Mon premier mouvement fut d'étrangler le capitaine , mais revenu à moi - même , je me rappelai qu'on voudroit avoir le secret de ressusciter celui qu'on vient de tuer. J'eus assez de prudence pour sortir de sa chambre , & je courus en désespéré me jeter dans la chaloupe ; je me saisis de deux rames , & me mis à travailler comme un forçat pour arriver au Port-Louis : il y avoit plus d'un quart-d'heure que je ramaiois avec la vigueur d'un homme qui veut se dérober à la tempête , lorsque je m'apperçus que j'étois toujours à la même distance de l'infer-

D iv

nal vaisseau ; je crus que quelque démon m'enchaînoit à Vander-Grosman : je ne sçavois que penser de cette aventure sinistre , lorsque tournant la tête , je vis une troupe de matelots assemblés sur le pont riant à gorge déployée , & m'exhortant à ne pas perdre courage : je regardai autour de moi , je reconnus que la chaloupe sur laquelle j'exerçois mes efforts étoit amarrée au navire ; je saisis la corde & me mettois en devoir de la couper , lorsque les matelots , qui l'avoient laissé filer de toute sa longueur , la retirèrent avec force ; ils se jetterent dans la chaloupe & me porterent à bord : on m'enferma dans une chambre où j'eus tout le tems de rappeler ma raison.

Quoiqu'amoureux extravagant , je n'étois pas de ceux qui se tuent pour leur maîtresse : si je m'étois livré à ce désespoir , ici finiroit mon roman. Il est plus sage de vivre pour ceux qu'on

aime , que de se tuer pour plaire à ceux qui nous haïssent ; d'ailleurs je suis de ces bonnes gens qui croient que celui de qui nous tenons la vie à seul le droit d'en disposer.

Les grandes passions ne sont pas l'ouvrage d'un moment , d'une rencontre singuliere oud'un coup-d'œil ; elles n'ont de persévérance que dans l'imagination de l'écrivain , qui exprime plutôt ce qui est possible que ce qui est ; celles qui sont établies sur le mérite , sur la conformité des caractères , & sur l'habitude , ne résistent gueres au pouvoir du tems. Tout est dans l'ordre de l'humanité : on seroit trop malheureux si l'on ne pouvoit se détacher de l'objet dont on ne peut jouir.

L'éloignement , le tems , un germe de philosophie , me firent connoître l'excès de mon égarement , & la nécessité de plaindre les fous de mon espece. Je reconnus aisément la femme

de la barque pour Salvanette ; je me fis des objections sur son aventure singulière que j'eus peine à résoudre , parce que mon cœur n'étoit point encore libre. Pourquoi , disois-je , a-t-elle paru effrayée en arrivant à bord ? a-t-elle reconnu quelque ennemi secret ? a-t-elle été rebutée de la figure de Vander-Grosman ? a-t-elle été allarmée de mon zèle à lui plaire , à prévenir ses desirs ? que pouvoit-elle exiger de plus , si ce n'est de lui rendre un mari , un amant , qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de lui indiquer ? que signifient les expressions énergiques de monstre , de séducteur ? elles s'adressoient sans doute à moi & non aux matelots , qui pouvoient bien être des scélérats , mais qui n'étoient pas faits pour séduire.

La honte & le dépit remplacèrent par degrés les violens accès de mon délire ; je pris autant de précautions pour oublier la perfide Salvanette , que

j'en avois pris pour lui plaire : mon goût pour l'étude reprit ses droits à mesure que l'amour perdit les siens.

Souffrir les indécentes plaisanteries des hommes de l'équipage, s'armer de patience contre leurs stupides questions, c'étoit un mal inévitable ; je songeai sérieusement à m'occuper des momens présens, pour réparer les sottises passées. Mon premier soin fut d'examiner en détail ceux qui composoient notre petite république flottante, & je fus assez satisfait de mes recherches. La fortune accordoit au difforme Vander - Grosman, ce qui sembloit devoir être réservé à un galant homme, l'honneur de transporter aux Indes Orientales, le phœnix des astronomes, le premier physicien de l'Europe, le plus brillant littérateur de la France, qui en lui seul réunissoit plusieurs académies, le grand Alpharabius, c'est le nom de cette vaste intelligence. Ce fut

Dvj

lui même qui daigna me faire la confiance que la nature avoit épuisé toutes ses forces pour le produire. Un tel aveu , qui ne prouveroit que de la fauité dans un homme vulgaire , décelle un philosophe ami de la vérité ; en effet si l'on est obligé d'être équitable envers les autres , pourquoi faire une vertu d'une modestie qui nous rend injuste envers nous-mêmes.

J'avouerai , sans amour propre , que mes soupçons avoient précédé sa confiance. Sa figure pâle & décharnée , ses regards distraits , sa marche , tantôt lente , tantôt précipitée , étoient autant de symptômes d'un profond sçavoir , & d'un homme qui ne ressembloit qu'à lui-même. La pauvreté de ses habits annonçoit , ou l'impuissance d'en avoir de beaux , ou son mépris pour le luxe : il y a une charlatanerie philosophique , c'est de paroître négliger le corps pour faire soupçonner qu'on ne s'occupe qu'à

orner l'esprit. Je cherchai long-tems les moyens de l'aborder, je ne pus y réussir les deux premiers jours de l'embarquement. Le troisieme il revint à lui, & il s'apperçut qu'il étoit en mer, & qu'un mauvais hamac servoit à donner du repos à sa sublime substance; réflexion qu'il n'avoit encore pu faire, parce qu'il étoit absorbé dans de profondes méditations pour concilier un systême qu'il avoit créé, & dont il attendoit la gloire d'avoir détruit toutes les notions reçues. J'obtins une préférence facile sur tous les automates gaudronnés qui l'environnoient, & ce fut dans notre premier entretien qu'il exhala son sçavant mépris sur ceux qui avoient la pusillanimité de suivre la route frayée.

Pendant notre entretien, je vis qu'un petit homme vif en couleur, respirant la gaieté, & portant la méchanceté dans les yeux, nous écoutoit avec at-

tion, & sembloit nous demander la liberté de joindre ses idées aux nôtres : mais Alpharabius lui envia dédaigneusement le privilege de nous aborder. J'appris le lendemain que ce petit homme, nommé Grapin, étoit un de ces fins Bas-Normands dont l'univers est la patrie, parce qu'ils sont assurés de trouver par-tout des ressources dans leur industrie ; il avoit fait ses études dans une ville qui avoit produit de grands hommes dans tous les genres de littérature ; c'étoit un bel esprit, & il étoit assez instruit pour avoir la réputation de philosophe dans sa province.

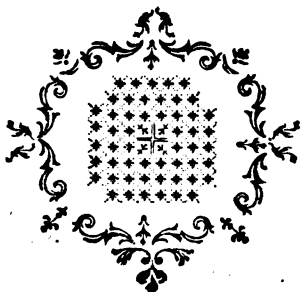
Je ne pus refuser mon admiration à un siècle où la philosophie, devenue à la mode, commençoit à se répandre par mer & par terre, & s'introduisoit même jusques dans les vaisseaux marchands. Quel heureux hasard, disois-je, a réuni sur les eaux trois hommes

faits pour s'amuser & s'instruire ! quel précieux avantage de pouvoir cultiver sa raison, & de surmonter l'ennui introduit par l'étiquette de la bonne compagnie.

Ces idées agréables étoient combattues par celle de me voir entre le ciel & l'eau, plus frugalement nourri que les valets de mon pere, sans être encouragé par l'honneur ou l'intérêt, deux puissans ressorts qui élevent l'homme au-dessus des fatigues & des dangers ; je me voyois environné d'honnêtes fripons, qui, pour duper le genre humain, faisoient ce qu'un sage refuseroit de faire pour monter au trône des Césars. Vander-Grosman, plus incivil que le portier d'un sot parvenu, faisoit enrager régulièrement tout son équipage ; c'étoit sur-tout lorsque par la force de l'usage & la crainte du danger il assistoit à la priere commune. Je résistois difficilement à la tentation, de

repeter ce qu'avoit dit Bias à des hommes de leur trempe ; taisez-vous , de peur que les dieux ne s'apperçoivent que vous êtes ici.

Je fus agréablement surpris de voir qu'un vent favorable nous avoit conduit en quatre jours à la hauteur du Cap de Finistere.





CHAPITRE III.

Dispute des Navigateurs.

MON journal ne fera point celui d'un pilote, je parlerai avec discrétion des manœuvres du vaisseau; j'éviterai sur-tout l'énumération de tous les quarts & demi-quarts de vent, le calcul des degrés de latitude & de longitude parcourus chaque jour. Ces détails, intéressans pour l'homme de mer, ennuyent ceux qui sont sur la terre. Après avoir fait une description abrégée de Salvanette, dois-je entreprendre celle de la dorade, du damier, des oiseaux volans, &c.; ces sujets sont de la compétence de ces voyageurs stériles qui n'ont pas des philosophes pour compagnons de fortune. Plusieurs se

sont acquittés de ce devoir avec une ennuyeuse exactitude.

Il en est des voyages sur les côtes d'Afrique & d'Asie, comme des traités de morale, la route est frayée, il y a long-tems que tout est dit.

Je pris la liberté de demander à notre sombre & fougueux capitaine, quelle langue parloient les habitans de Ceilan, il me répondit avec dignité: nosseigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies ont bien voulu souffrir que ces rustres parlassent Hollandois, & c'est aujourd'hui le seul langage usité dans le commerce respectif entre eux & nous.

Je sentis combien il étoit intéressant pour moi d'apprendre la langue Hollandoise, j'y donnai tous mes soins; Grapin en fit de même. Alpharabius suivit notre exemple en secret, parce qu'il s'étoit vanté publiquement de sçavoir toutes les langues répandues en Europe.

Ma question en fit faire une incivile à Grapin. Les Hollandois, demanda-t-il à Vander-Grosman, ne font-ils pas payer aux Chingulais le privilege, l'honneur insigne de parler leur jargon? C'est bien à toi, race de brigand, lui dit le capitaine, à nous imputer de pareilles vexations, tandis que dans ta province on force le manoeuvre indigent à se priver du nécessaire pour acheter le superflu; je te pardonne tes indignes soupçons en faveur du pays où tu as pris naissance, terre malheureuse, où il faut payer l'air qu'on respire, où l'on interdit l'usage des élémens, où je n'ai jamais pu faire un pas sans être investi par une vile canaille établie pour tourmenter les honnêtes gens de par le Roi.

Grapin alloit répliquer, Vander-Grosman s'emporte, chacun prend fait & cause, on crie, on blasphème; le mélange barbare de vingt idiomes dif-

férons , de François Allemanisé , d'Allemand Francisé : un groupe de figures telles qu'en en a peint Calot , achevoient de rendre la scene intéressante. Les poitrines robustes primoient plus que les bonnes raisons ; Grapin tout épuisé ne pouvoit plus articuler de mots ; il tiroit l'un par le bras , l'autre par l'habit , désespéré d'abandonner une cause qu'il ne pouvoit défendre selon les regles d'une bonne logique ; ce qui est bien désagréable lorsqu'il s'agit de l'honneur d'une province entiere. Le Dieu des mariniers , le capricieux Eole , qui sans doute prenoit plaisir à la dispute , rendit la mer plus calme ; les champions devenus oisifs , retournerent au combat avec une nouvelle fureur. Le premier pilote qui raisonnoit aussi mal qu'il calculoit bien , tenoit tête à Vander Grosman , dont le lieutenant étoit chargé en tête & en queue par le second pilote. Les mate-

lots , semblables aux chiens qui donnent de la voix quand ils entendent crier les autres , augmentoient la confusion. Le petit Grapin , fâché de ne pouvoir disputer en forme , fit usage d'une dernière ressource , dont il eut lieu de s'applaudir.

Il avoit entendu parler d'Alpharabius comme de ces hommes qui pensent tout haut , & qui sont toujours en haleine tandis que leurs auditeurs ont à peine le tems de respirer ; il part comme un trait , & ne fait qu'un saut du pont , où se passoit la scène , à la chambre où le studieux Alpharabius écrivoit , sans s'appercevoir des clameurs de nos importuns sophistes , à peine découvre-t-il le docteur , qu'il se précipite vers lui & le supplie de venir prendre sa défense.

Alpharabius croit que le ciel lui offre une occasion de développer ses sublimes talens , & d'étendre les con-

quêtes de la philosophie. Il part sans délai, & s'informe en marchant du fond de la querelle; à peine Grapin eut-il proféré deux mots, que le docteur devina le reste. Le Normand plein de confiance, reparoit avec l'audace d'un général, qui dans le fort de la mêlée reçoit un secours inattendu; il se présente avec son collègue avant qu'on se fût apperçu qu'il s'étoit absenté.

Le bruit des trompettes qui fit tomber les murs de Jéricho, les cris affreux que pouffoient les Patthes avant le combat, les mugissemens souterrains qui précèdent les éruptions du Vésuve, ne donnent point une idée trop forte d'Alpharabius. La surprise, la consternation, la crainte s'emparèrent des combattans; le docteur profitant de leur étonnement stupide, parla trois heures de suite, cita deux cens quatre-vingt auteurs, dont le capitaine, le pilote & les matelots n'avoient jamais

entendu parler. Le faste de l'érudition éblouit les ignorans : il hasarda plusieurs assertions tout-à-fait étrangères à la cause , se fit des objections qu'il prit soin de résoudre. Celui qui parle seul a toujours raison : il tira des conséquences un peu forcées de principes un peu faux. La métaphore & l'antithèse furent prodiguées : il préféra un beau délire au langage tempéré & persuasif. La pompe de son style étoit très-propre à acquérir des prosélytes à la philosophie , si elle n'eût point été adressée à des mariniers ; mais combien d'hommes destinés à parler en public semblent méconnoître la trempe d'esprit de leurs auditeurs ?

Alpharabius déploya sans pudeur toute son éloquence ; la solution de son discours fut que les hommes pris en général & en particulier , étoient assujettis à la même puissance , & dirigés par le même ressort , que la cu-

pidité seule animoit le commerce chez le Batave , soutenoit l'industrie chez le Normand , inspiroit des ruses au Gascon , le mépris de la mort au brigand , une politique heureuse au ministre , une galanterie délicate & raffinée à certaines femmes , que l'intérêt de chaque particulier étoit un dépôt confié à la vigilance des loix.

L'infatigable discoureur joignit à tout ceci un résumé fort prolix , où il exposa tous les maux que l'intérêt avoit produits dans le monde : il débita mille belles choses , que des mariniers peuvent ignorer. Il leur apprit que Socrate , Platon , Diogene , pensoient de même ; anecdote fort instructive pour ces êtres présomptueux , qui se figurent que le sçavoir , l'esprit & le bon sens ne sont pas plus anciens qu'eux.

Toute l'assemblée parut satisfaite de voir terminer une dispute qui étoit devenue
devenue

devenue une affaire de nation. Alpharabius applaudissoit en secret à son éloquence foudroyante, & Grapin jouissoit du plaisir d'avoir triomphé dans une dispute où il n'avoit rien mis du sien.

Un vent de nord-est s'étoit insensiblement élevé pendant la dispute, & quoiqu'il n'eût pas l'impétuosité d'Alpharabius, ce qui eût produit la plus violente tempête, il nous fit courir deux degrés ou quarante lieues par jour.

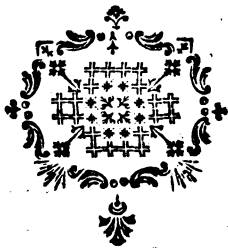
Je cherchois à m'orienter & à connoître les terres voisines de la route. Suivant les conjectures du pilote, nous nous trouvions alors à 144 lieues des côtes de Portugal, entre Lisbonne & le Cap Saint-Vincent, & à 48 lieues des Isles Açores.

Tandis que le profond Alpharabius jugeoit les rois & les nations, tandis qu'insultant à l'Europe, il exaltoit la Chine, les ennuis de la navigation se faisoient

moins sentir : nous ressemblions à ces hommes oisifs qui , attirés par la foule , s'arrêtent dans une place publique pour écouter les guérisons miraculeuses d'un charlatan qu'ils méprisent ; que faire en pleine mer si l'on ne disserte ? Il ne faut pas oublier que le vaisseau portoit des philosophes , dont l'histoire ne s'écrit pas comme celle des héros : il faut faire agir les uns , il suffit de faire parler les autres.

Alpharabius tonnait fut scandalisé d'être interrompu par cent voix clapissantes qui se firent entendre ; surpris de ce bruit , nous courons sur le pont , où les hurlemens redoubloient ; nous reconnûmes que la vue de l'Isle de Madere en étoit la cause : ce n'est pas qu'on y dût prendre terre , mais c'étoit un grand plaisir de voir de loin des arbres & des maisons. Il en résultoit une certitude du lieu où nous étions , & de la route que nous avions

faite : certitude consolante pour de
pauvres exilés , qui suspendus sur quel-
ques planches , glissans légèrement sur
d'affreux précipices , & balotés par les
vents , n'avoient apperçu depuis neuf
jours que de l'eau , des poissons , des
oiseaux & des étoiles.





CHAPITRE IV.

Entretien sur Madere.

ON s'entretint de la nouvelle du jour, & chacun débita ce qu'il sçavoit sur Madere. Vander-Grosman, qui dans les regles devoit parler le premier, raconta qu'en revenant de Batavia il s'y étoit arrêté pour y faire quelque petit négoce avec un de ses habitans; que celui-ci fit transporter à bord du navire des vins du pays, du sucre & des rafraîchissemens, dont lui & son équipage avoient un extrême besoin; qu'au moment qu'il envoyoit à terre pour remettre le prix des denrées, il s'étoit élevé un vent si furieux qu'il avoit été contraint de s'éloigner de l'Isle, & d'aller se mettre à l'abri dans le port d'Amsterdam.

Jamais tempête ne fut mieux imaginée; je trouvai que le danger avoit été au moins aussi sérieux pour l'habitant de Madere que pour Vander-Grofman. Le vent qui le conduisoit en Hollande sans lui donner le tems de payer sa nouvelle cargaison, ne pouvoit pas trop s'appeller un vent contraire. Je me rappelai la judicieuse observation de mon pere, qui me faisoit envisager une fortune brillante dans l'avenir si je suivois exactement les conseils, & sur-tout les exemples de mon industrieux capitaine; le pilote Frankendorf, après avoir réglé son estime sur la hauteur où nous nous trouvions, les différens rumbs que nous avions suivis, & le tems que nous étions en course, après avoir fait la réduction des degrés de longitude qui varient selon leur distance à l'équateur, & des degrés de latitude qui sont toujours les mêmes, décida qu'on avoit parcouru 435 lieues depuis le départ

E iij

des côtes de Bretagne ; il ajouta , pour nous donner une idée avantageuse de ses connoissances nautiques , que l'espace compris entre Madere & les côtes occidentales d'Afrique , s'évaluoit à sept degrés de longitude , ou à 116 lieues , qu'un vaisseau bien lesté pouvoit faire ce trajet , même avec un vent médiocre , en moins de deux fois ving-quatre heures.

Les calculs du pilote firent place aux pompeuses exclamations d'Alpharabius , à une profonde dissertation sur Madere , connue , disoit-il , des anciens , & confondue avec le continent de l'Amérique : il rapporta le voyage imaginaire d'un certain Behem , qui fut d'une traite de Nuremberg , au détroit de Magellan ; je ne veux point décider si les anciens ont connu l'Amérique , mais croira-t-on que leur Isle Atlantique , à laquelle ils donnent plus d'étendue qu'à l'Afrique & à l'Asie prises ensemble , soit l'Isle de Madere ,

qui n'a tout au plus que vingt lieues de longueur, & sept ou huit dans sa plus grande largeur? Le sénat de Carthage auroit-il craint que le grand nombre de familles qui s'établiront dans cette Isle inculte n'affoiblît trop leur république?

Etoit-ce encore Madere que cette Isle fertile, arrosée de fleuves navigables, très-éloignée dans l'océan, où, selon Diodore de Sicile, des pilotes furent jettés en voguant au-delà des colonnes d'Hercule? Si les premiers navigateurs Européens, qui aborderent aux Isles Açores, trouverent, comme on l'assure, une statue représentant un homme à cheval, qui d'une main montrait l'occident, on doit conclure, en faisant abstraction des caracteres empreints au bas de la statue, & de la signification de cet emblème, que les Açores ont été connues des anciens, & qu'il étoit plus difficile aux Cartha-

ginois d'aller de leurs ports à ces Isles, que de ces Isles à l'Amérique.

Au reste la navigation des anciens étoit trop imparfaite pour soupçonner qu'ils aient pénétré dans le Nouveau Monde; leurs découvertes ne purent guider Christophe Colomb. Revenons au docteur Alpharabius.

L'homme scientifique se crut dans l'obligation de nous instruire que les cannes de sucre cultivées aujourd'hui avec succès aux Isles Antilles, avoient été prises à Madere, qu'elles venoient originairement de Chipre & de Sicile, & plus anciennement des Indes : il semble, dit-il, que la nature, aussi féconde dans ses productions, qu'inaltérable dans ses principes, ne laisse jamais l'homme industrieux sans récompense de son travail; c'est ce que je vais vous démontrer.

Les cannes produisent d'ordinaire un suc plus abondant, plus délicat en

Amérique, où l'industrie Européenne les a transportées, qu'aux Indes Orientales, lieu de leur origine, où les Arabes ont été les chercher. Il en fut de même des différens grains d'Europe que vos ancêtres (il s'adressoit au capitaine) semèrent au Cap de Bonne-Espérance, lorsqu'avec quelques barils de tabac ils acheterent cette habitation de gens dont le bonheur est renfermé dans leur pipe. Les vignes prises dans l'Isle de Candie ont supérieurement réussi dans l'Isle de Madere : des grappes longues d'environ deux pieds, & grosses à proportion ; un vin délicieux & comparable à ce que la Grèce produit de plus exquis furent le résultat de l'essai que fit le prince Henri de Portugal. Le philosophe babillard entreprit l'histoire des Portugais qui découvrirent Madere, la trouverent couverte de bois, y mirent le feu pour la rendre plus fertile, & se virent réduits

aux dernières extrémités, parce que l'embrasement plus terrible & plus long qu'ils ne l'avoient imaginé, les força de remonter sur leurs vaisseaux, dépourvus d'eau douce, & n'osant retourner à terre pour en chercher : il crut avoir épuisé son sujet sur Madere, & cependant j'osai parler après lui. Je fis plus, je réfutai l'opinion que les cannes à sucre, qui sont une des principales richesses des Isles Antilles, y furent apportées de Madere; cette question, très-indifférente au vulgaire, qui jouit des fruits de l'industrie sans rechercher par quels canaux ils sont parvenus jusqu'à lui, peut mériter l'attention du sage qui aime à remonter au principe des établissemens utiles.

Les cannes sont aussi naturelles à l'Amérique qu'à l'Asie; elles y croissent sans culture aux environs de la Plata, dans le Bresil, aux Isles de la Martinique, de la Guadeloupe & de

Saint-Vincent. Les Espagnols & les Portugais en ont simplement appris l'usage aux naturels du pays, & jamais secret ne fut plus cherement vendu; la marche qu'on fait faire aux cannes est précisément celle de l'oranger & du citronier, originaires d'Asie, & cultivés successivement en Europe, à Madere, sur les côtes d'Afrique, & dans les Isles de l'Amérique. Cet exorde ne fut point applaudi d'Alpharabius; je continuai.

C'est à tort qu'on attribue aux Portugais la premiere découverte de Madere, c'est à l'amour qu'on en doit faire honneur; pourquoi ne feroit-il pas des découvertes? n'a-t-il pas autant de pouvoir sur nous que l'intérêt, l'ambition ou la curiosité?

Un jeune Anglois épris d'une beauté à peine éclosée, se trouvoit gêné dans la maniere d'exprimer ses tendres sentimens; la moitié de ses soupirs par-

E vj

venoit à peine jusqu'à l'objet si vivement chéri. On se voyoit rarement , on se parloit encore moins ; pour surcroit de malheur une mere vigilante & scrupuleuse les importunoit toujours de sa présence, & avoit l'indiscrétion de vouloir tout sçavoir.

L'amour est ennemi des formalités , il leur inspira les moyens de s'y soustraire. L'Anglois vivoit dans un siecle grossier , où les enlevemens étoient à la mode ; vous verrez dans les romans qui font la peinture des mœurs , quelque preux paladin courant le monde & menant en croupe son adorée : on imagine sans effort que la plupart de ces voyageuses étoient un bien dérobé à un pere affligé , ou à un époux dédaigné.

Macham , c'est le nom du jeune homme , propose à son héroïne un petit voyage en Espagne à l'inçu de de ses parens ; on arrange la partie ,

& nos amans s'embarquent le plus heureusement du monde , sans prendre congé de leurs hôtes : ils étoient l'un & l'autre experts dans l'art de tromper les surveillans, mais la manœuvre d'un bateau , quoique peu compliquée , leur étoit inconnue.

L'amante conduisoit nonchalamment le gouvernail , les yeux tendrement fixés sur son amant ; celui-ci ramoit à coups redoublés sans trop sçavoir le chemin qu'il renoit , tout annonçoit le trouble de leur cœur. L'Anglois n'a plus qu'une respiration entre coupée, il abandonne ses rames ; la nymphe marine éprouve la même agitation ; sa main affoiblie quitte le gouvernail : ils s'abandonnent insensiblement au gré des flots & ne paroissent que sensibles au plaisir d'être seuls dans l'univers, sans témoins & sans importuns. Vous jugez bien que cette manœuvre s'oposoit au projet d'aborder promptement.

ment en Espagne : peut-être aussi la trouvoient-ils agréable, & qu'ils auroient cherché à la prolonger, si la crainte du naufrage & le défaut de provisions ne les eut pressés d'arriver. Il est dur de mourir, c'est une double mort de mourir avec ce qu'on aime.

Après bien des travaux souvent interrompus, ils sont bien étonnés de ne point découvrir de terres. Trois jours se passent dans la même inquiétude. Elle s'accroît, les vivres diminuent & les forces à proportion : la belle gémit en secret pour ne point alarmer son amant, qui de son côté a la même discrétion. Les besoins deviennent pressans & la position dangereuse ; il ne fut bientôt plus permis de dissimuler, & encore moins de se taire : l'amante plus affectée fit entendre la première ses gémissemens. O tendre Macham ! s'écria-t-elle, où sommes nous, & quelle est notre destinée ? contrée

agréable que mes yeux cherchent en vain , lieux paisibles qui deviez être les témoins de notre amour fidele , vous semblez nous refuser un asyle , & vous éloigner de nous ! destin cruel qui dédaignez de punir les amans ingrats & perfides , quel tourmens préparez-vous à deux cœurs que les plus beaux liens ont unis , & qui demandent pour unique faveur de pouvoir s'aimer & de se le dire ? ah ciel ! épargnez à ma sensibilité le plus affreux spectacle , que mes yeux presque éteints ne transmettent point à mon ame l'image défigurée de celui pour lequel j'ai tout sacrifié , & qui me fait retrouver par ses soins plus que je n'ai perdu par mon indifférence. Quelle consolation dois-je attendre celle de ne lui point survivre , & d'imaginer que le même instant va terminer ses jours & les miens ; si les disgraces de l'un pouvoient devenir utiles à l'autre , si le sacrifice de

ma vie pouvoit sauver la tienne, . . .
Macham, mon cher Macham, le ciel
nous fit pour penser, pour aimer, pour
vivre, & pour mourir ensemble; no-
tre plus grande infortune seroit de
vivre & d'être séparés pour jamais.

Macham accablé de douleur se fit
un devoir de répondre & de surpasser
en grandeur d'ame celle qui lui donnoit
un exemple héroïque: il l'embrasse
avec transport, cela ne remédioit à
rien: il s'efforce d'écarter la perspecti-
ve du danger, les circonstances n'é-
toient pas favorables à l'illusion; il se
jette à ses pieds, & s'accuse d'être le
seul auteur d'une fuite dont l'amour
lui avoit déguisé le danger: il la serre
entre ses bras, s'efforce d'écarter les
ombres de la mort qui commencent à
défigurer ses traits. Il tente tout ce
qu'il est possible d'attendre d'une ima-
gination en désordre, d'un cœur moins
enflammé par l'amour que troublé par
la douleur.

Tandis qu'ils n'existent plus que pour s'aimer, la barque vivement agitée par les vents & les flots s'éloignoit de l'Europe, & s'approchoit des terres Africaines. Au milieu de cette agitation nos amans s'épuisoient en protestations aussi tendres qu'inutiles & leur ame ingénieuse cherchoit en vain des motifs de se rassurer. Ils commençoient à se familiariser avec l'idée d'abandonner incessamment le monde, lorsqu'ils apperçurent un rivage qui fit renaître l'espoir de s'aimer encore quelque tems: ils abordent, se reposent & se consolent avec l'amour.

Macham plus promptement revenu de ses fatigues s'avance dans les terres; il cherche quelques traces légères qui puissent lui indiquer des habitations, il a le chagrin de ne trouver que des vallées désertes, des champs incultes, des montagnes hérissées de sombres lauriers, de pins funebres, & d'autres

arbres dispersés sans art & sans dessein. Il retourne vers le rivage aussi fatigué que mécontent de ses découvertes, & rapporte pour unique récompense de ses peines des fruits & des racines qu'il partage avec la compagnie de ses infortunes.

Des amans vivent à peu de frais : ils se contentent alors, autant par nécessité que par raison, des alimens fournis par le hasard, bien résolus de pénétrer plus avant dans les terres & d'en découvrir les habitans. Soins infructueux ! recherches inutiles ! ils s'aperçoivent avec douleur qu'ils en font les monarques & les sujets. Il fallut s'armer de courage, se faire une habitation commode, se procurer, par une industrieuse activité, les premiers besoins de la vie, travailler à peupler la terre qui venoit de les recevoir ; cette dernière obligation leur sembla délicieuse à remplir.

Quel sort plus agréable que de vivre seul avec l'objet qu'on aime ! les douces émotions d'une véritable tendresse ont-ils besoin de témoins pour éclater ? la voûte des cieux est un voile suffisant pour ménager leur pudeur ; deux cœurs unis par l'amour portent en eux le germe de la félicité. Ah ! si le sort propice m'avoit jetté avec Salvagnette . . . qu'ai-je dit ! pourquoi rappeler ici un dangereux souvenir ! suivons plutôt les démarches de nos exilés ; qu'ai-je de commun avec eux.

Le paladin Anglois & son honorée dame avoient le malheur de ne point considérer la vie humaine avec les yeux d'un sophiste de nos jours , qui dans ses rêves éloquens & sublimes a débité , que vivre avec des racines , brouter l'herbe comme des chevres , renoncer à toute société , se livrer sans cesse au travail , & se priver des plaisirs qui le font supporter , renoncer

aux arts que notre foible constitution a rendu nécessaires, est le vrai bonheur de l'homme & le triomphe de la nature.

Nos amans sensibles aux douceurs de la société, supportoient avec peine la nécessité malheureuse d'en être séparés. La jeune beauté avoit beaucoup à perdre, elle étoit dans un âge où le plaisir d'être avec un amant ne vaut pas l'avantage d'en pouvoir changer. Cette désolante réflexion fit sur elle plus d'effet que les travaux & les inquiétudes d'une navigation longue & périlleuse. Elle détruisit insensiblement les liens qui l'attachoient au monde, & l'isle déserte fut le tombeau de ses charmes.

Son amant fidele pénétré de la plus vive douleur, lui rendit les mêmes devoirs que le pieux & larmoyant Enée rendit autrefois à sa nourrice : il couvrit sa tombe de fleurs, il l'arrosa-de

ses larmes , & préférant la mort au déplaisir d'habiter un lieu qui lui rappelloit sans cesse le souvenir d'une amante expirant dans ses bras , il confia le soin de ses jours au même élément qui les lui avoit rendu insupportables ; il s'embarqua dans un arbre creusé de ses mains , & fut jetté sur les côtes d'Afrique , par le même hasard qui l'avoit conduit à Madere.





CHAPITRE V.

*Des Canaries & des Isles du
Cap Vert.*

TANDIS que nous trompions l'ennui de la navigation par des dissertations, nous nous trouvames à la hauteur de l'Isle de Fer, à cinq degrés de latitude, & cent lieues de Madere. Quiconque a voyagé sur mer conviendra qu'il auroit été fort heureux de n'avoir eu que des dissertations à esfuyer ; c'étoit notre secret pour arriver insensiblement aux Indes.

Le capitaine Vander toujours aussi pesant, aussi brutal que la nature l'avoit formé, sembloit ne compter pour rien les maux présens, tant il craignoit ceux de l'avenir. Prévoyant par avarice, il nous affamoit pour nous ga-

rantir de la famine ; la sobriété est l'unique vertu que je doive à sa vigilance paternelle. Je regardois une santé à l'épreuve de l'influence des climats, comme le bien le plus précieux , & la diette prescrite par le capitaine comme un moyen de plus pour la conserver.

Un jour pur & serein est à peine remarqué des habitans de la terre, mais quelle jouissance pour l'homme de mer qu'un soleil sans nuages, un vent propice qui conduit au terme désiré. J'admirois les effets de la subordination dans l'ordre & la précision des manœuvres. Je m'amusois de danses où vingt satyres allioient à des hurlemens des grimaces cadencées qui étoient l'expression grossière de leur joie ; heureux qui n'a pas besoin de plaisirs recherchés & délicats pour sortir de lui-même. Le docte Alpharabius dégagé par intervalle du soin d'éclairer l'humanité daignoit quelquefois joindre

le torrent de ses lumieres aux foibles étincelles de mon imagination , me consoloit de l'ennuyeuse uniformité de la perspective ; une lecture intéressante achevoit d'occuper mon loisir : c'est ainsi que je tâchois de rendre le voyage utile à mon instruction , incertain s'il le seroit à ma fortune. Je recueillis toutes les forces de mon esprit pour oublier Salvanette & m'accoutumer à la figure de Vander-Grofman.

Le 20 Mars 1766 , nous étions à cinquante lieues des Canaries , & nous appercevions encore le Pic de Ténérife , où les François font passer le premier méridien. La douceur du climat , l'air pur qu'on respire dans ces Isles , leur fit donner le nom de Fortunées ; c'est-là que des forêts de lauriers adouciſſent le vif éclat du jour ; c'est l'asyle des tendres amours , le silence n'y est interrompu que par les chants variés d'une multitude d'oiseaux , dont le coloris

loris égaie le vert obscur du feuillage : il y regne un éternel printemps, & la nature qui met ailleurs de l'intervalle dans la distribution de ses dons, y conserve dans tous les tems sa force & son activité.

Dans le tems de nos premières découvertes, les habitans, qui ne connoissoient point l'usage des métaux, s'étoient exercés à tailler des pierres pour en faire des ustensiles de première nécessité. Les rasoirs faits de cette matière étoient un luxe où les pauvres ne pouvoient prétendre. Ces insulaires avoient un usage dont les Anglois ont profité, & dont nos mœurs font souhaiter l'établissement ; c'étoit de faire allaiter leurs enfans par des cheyres, méthode qui prévient les accidens trop multipliés par l'insensibilité des meres qui se dispensent d'une obligation imposée par la nature ; dispense qui décele, ou leur lubricité, ou leur indif-

I. Part.

F

férence pour ce qui doit leur être le plus cher.

Le début de notre navigation faisoit naître l'espoir dans tous les cœurs, six cens lieues en quatorze jours! quelle célérité! Vander-Grosman étoit reconnu pour le scélérat le plus fortuné qui eût couru les mers depuis les nouvelles découvertes. Nous avons dépassé le Cap Bayador, si redoutable aux premiers navigateurs Portugais, que le prince Henri encouragea par des promesses, & le pape Martin par des indulgences. Nous n'avions essuyé aucune de ces tempêtes qu'ils prétendent si communes dans le voisinage du Cap; c'est que nous étions au large, & qu'ils cotoyoient les terres, où la mer est toujours plus agitée & les écueils plus fréquens. Encore un beau jour & nous passions tranquillement le tropique, après quoi six semaines d'un tems ordinaire nous menaient en droi-

ture au Cap de Bonne-Espérance, goûter en paix l'agréable perspective de n'avoir plus qu'un petit trajet d'environ dix-neuf cens lieues à faire.

C'est ainsi que notre imagination créatrice & féconde arrangeoit les événemens. Le succès ne répondit point à nos espérances : nous éprouvâmes le sort de quiconque ose trop présumer du calme des eaux, de la faveur des grands, de la constance des femmes, de la reconnoissance des hommes. Un furieux vent de sud-ouest nous obligea d'amener toutes les voiles, & de nous abandonner à l'impétuosité des flots. Il ne nous restoit aucune autre ressource : des coups de mer qui rendoient nos efforts inutiles réalisoient la grandeur du péril : le pilote quitte le gouvernail dont il n'est plus le maître ; l'équipage effrayé abandonne la manœuvre ; les imprécations, les jurmens expirent sur les levres de Vander-

Grosman. Un silence mille fois plus effrayant que les cris & les plaintes, regne dans le vaisseau ; des secousses répétées semblent entr'ouvrir ses flancs, & nous offrent des abîmes où la mort nous attend. La rangué, le roulis nous empêchent de garder l'équilibre, nous ressemblons à des béliers qui se heurtent avec furie ; on fut même obligé de nous amarrer dans la crainte que quelque tête philosophique ne vint se briser contre les mats ; celle d'Alpharabius sur-tout étoit une pièce à ménager pour l'utilité publique : mais une lame le couvrit depuis les pieds jusqu'à la tête, & lui ôta pour un instant la vue & la respiration ; instruit par l'expérience, il prit le parti de se sauver à fond de cale.

Le ciel étoit obscurci par d'épais nuagés, la foudre étoit sur nos têtes, & les éclairs en sillons ne sembloient parcourir l'horison que pour nous éclai-

rer sur le danger. Mon âme plus agitée que le vaisseau n'étoit soutenue par aucun motif de gloire; je n'avois pour témoin de mes foiblesses que des hommes indifférens pour elle. Au milieu des erreurs de mon imagination séduite, Vander-Grosmart & son pilote se présentent à ma vue, je me persuadai que c'étoient deux diables qui venoient prendre possession de mon individu : la mer devenue plus calme me rendit bientôt l'espérance avec la raison.

Nous commencions à rendre au ciel des actions de grâces, excepté le capitaine qui, faute d'avoir appris ses prières, continuoit de se donner à tous les diables. Notre cantique de reconnaissance fut troublé par des cris lugubres qui paroissoient sortir du fond de la mer; les matelots restèrent interdits, une pâleur mortelle acheva de les enlaidir; ils conclurent unanimement

que c'étoit l'ame de quelqu'un de leurs camarades enseveli sous les flots, qui venoit les tourmenter par de sinistres accens : on tint une assemblée générale & l'on s'apperçut qu'il ne manquoit que l'intrépide Alpharabius ; je descendis dans le fond de cale où je l'avois vu se précipiter, je tremblai pour la philosophie en voyant le sublime docteur enchâssé entre deux barriques, qui, sans doute par l'effet de quelque mouvement convulsif du vaisseau, avoient rempli l'intervalle qui les séparoit. Nous le tirames de la presse, & il en fut quitte pour deux côtes déplacées, & une oppression dont il fut bientôt guéri. Quelle singuliere figure ! suis-je mort ou vivant, mes amis, s'écrioit-il ? Je le rassurai sur l'état actuel de son existence, & je lui fis sentir toutes les conséquences de son effroi, très naturel dans un homme vulgaire, & très-déplacé dans un philosophe.

qui par son exemple doit apprendre à mourir. Il fut honteux de sa foiblesse; il devoit l'être plutôt de son orgueil.

Le vaisseau continua sa route avec la simple mizene, & par un vent forcé nous fimes en quatre jours ce qu'il est possible de faire dans un seul. Le 24 mars on passa le tropique, & le 28 nous étions par le travers des premières Isles du Cap Vert.



F iv



CHAPITRE VI.

De la zone torride.

C'EST ici, disoit Grapin, un nouveau monde, où des hommes noirs & basannés, différent des Européens autant par les usages que par les traits de la figure : ils cultivent des plantes aussi différentes des nôtres que les alimens dont ils se nourrissent : ils vivent environnés d'animaux également étrangers pour nous : ici des oiseaux sont pris à la course, & des poissons volent : les corps en certains tems ne font point ombre : l'eau conserve toujours sa fluidité, & les arbres leur verdure : la terre en différens lieux produit deux récoltes en une année : les vents perdent leur inconstance & les jours leur inégalité : les eaux du ciel tombent régu-

lièrement en Abyssinie, rarement au sud de l'Arabie, & presque jamais sur les terres fertiles qu'arrose le Nil : les rayons solaires, plus directement réfléchis par la lune, ont une chaleur sensible & forment l'arc-en-ciel : les eaux de la mer s'élevent en colonnes transparentes, & souvent funestes aux voyageurs : l'impétuosité des vents & les horreurs de la tempête sont quelquefois renfermés dans un petit nuage obscur, que les Espagnols appellent tornados, & les François œil-de-beuf. Toutes ces différences sensibles influent même sur le cours périodique de la vie : on trouve des enfans nubiles à huit ou neuf ans ; certains peuples de la Guinée parviennent rarement à quarante ans.

Ces distinctions ont aussi du rapport avec nos idées, reprit Alpharabius, je pensois avec force, je composois avec fécondité en Europe, mes définitions

F. V.

étoient justes & lumineuses, mes argumens étoient autant d'éclairs & des coups de foudre, & sous cette maudite zone, plongé dans l'inertie, à peine ai-je le sens commun : les peuples de ces contrées doivent être bien imbécilles, ou leurs organes sont autrement disposés que les nôtres. Les excessives chaleurs du climat énervent l'ame ainsi que le corps & la plongent dans une indolence stupide qui semble altérer ses facultés, quelquefois même en suspendre l'exercice : aussi voit-on que le centre du despotisme est dans les pays chauds, où les hommes n'ont point cette énergie qui s'élève contre l'oppression, ni ce courage héroïque qui préfère la mort à l'esclavage : des révolutions fréquentes y renversent les tyrans, & jamais la tyrannie : elles ont pour principe l'ambition d'un traître ou les caprices de la multitude qui s'arme pour changer ses fers & non pour les briser.

Grappin, qui n'étoit pas convaincu que le développement & les opérations de l'entendement humain fussent assujettis à la température de l'air, & qu'on pût mesurer le génie des nations par les degrés de latitude, fit la comparaison des anciens peuples avec ceux qui les remplacent aujourd'hui, exposa la différence sensible des anciens avec les modernes habitans du même climat, soit dans les mœurs, soit dans les usages, &c.

Cette variété se laisse aussi appercevoir, disoit-il, chez ceux même qui n'ont point éprouvé de ces secousses violentes qui changent l'ordre & la constitution des états, & s'il falloit en rechercher la cause, on ne la trouveroit assurément pas dans la proximité plus ou moins grande du soleil. En Europe, le prince qui gouverne influe sur l'esprit de la nation ; en Asie, les Tartares indépendans, sans cesse à cheval &

campés sous des tentes, n'ont aucune conformité de caractère avec les Chinois leurs voisins; ceux-ci ne ressemblent pas davantage aux habitans du Japon, éloignés de soixante lieues. On peut désigner les premiers par l'amour de l'indépendance, le goût du changement & de la vie active, par la force du corps & la sobriété; les seconds, par la douceur des mœurs & le respect des loix, par leur penchant pour les arts & le commerce; les derniers par la fierté, le mépris de la vie, la sévérité des loix & le goût du faste. Voilà bien de la variété sous le même degré de latitude.

Avez-vous lu, reprit Alpharabius, l'article de l'esprit des loix, où Montesquieu dit qu'il faudroit écorcher un Moscovite pour qu'il eût des sensations délicates. Oui, répond Grapin, mais je ne prends point les plaisanteries de ce grand homme pour des axiomes; les

Russes , sans avoir été écorchés , cultivent aujourd'hui les sciences & les arts avec un succès qui prouve la sensibilité de leurs organes.

La dispute devenoit opiniâtre ; Alpharabius citoit Montesquieu , Grapin s'appuyoit d'Helvetius ; c'étoit deux Pigmées qui combattoient dans l'armée des Géans. Le résultat fut que personne ne changea de sentiment , & les deux combattans ne purent faire un prosélyte.

Nous commençons à regretter les douceurs de la zone tempérée , je n'en eûs jamais connu d'autre si j'eusse été le maître de mes actions , l'arbitre de ma fortune ; revenons à la zone torride.

On y redoute les calmes autant que les tempêtes. Le jour on éprouve une chaleur insupportable , la nuit on ne peut respirer. Dans le voisinage de la ligne , le vin s'affoiblit , l'eau se cor-

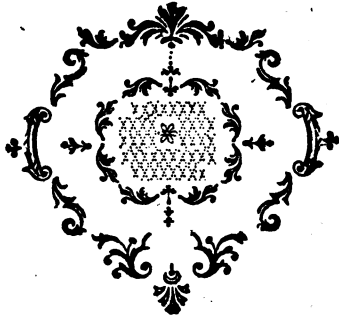
rompr, le biscuit devient aigre, le voyageur triste & languissant; quelques brouillards garantissent des rayons perpendiculaires du soleil, mais ils répandent une infection dangereuse; les pluies y font éclore de nombreux esseins d'insectes mal-faisans; le serain y suspend l'articulation des nerfs; toutes les influences de l'air sont armées pour tourmenter & détruire.

Le capitaine Vander racontoit, pour nous consoler & pour nous rassurer sur l'avenir, qu'un certain capitaine Anglois ou Portugais fut six semaines sous la ligne sans pouvoir avancer ni reculer. Il épuisa toutes ses provisions, & fut réduit à manger les rats du vaisseau; le capitaine & quarante-cinq hommes du vaisseau furent jettés à la mer par leurs compagnons expirans. L'agréable discoureur, sans craindre d'outrer la plaisanterie, ajouta que les hommes de l'équipage de François Ribaud, à

leur retour de la Floride , en 1563 , mangerent un de leurs compagnons malades. Ce récit me parut aussi dégoûtant que celui qui le faisoit : j'essayai de rassurer les esprits par une peinture moins effrayante du voyage de Gama qui ne mit que vingt jours à traverser l'Océan Atlantique depuis le Cap de Bonne-Espérance , où nous devons séjourner , jusqu'aux Isles du Cap Vert , que nous avons dépassées. J'ajoutai , par forme de supplément , que parti du golfe Indien , il revint en Europe dans une barque accompagné de quatre matelots pour tout équipage.

Tout cela peut être , dit Alpharabius , mais l'exemple de cet heureux téméraire augmente le poids de mes peines par la comparaison que je fais de sa situation avec la mienne. Je ne comprends rien à tout ce qui se passe ici bas ; vous verrez que ces insolens Portugais n'auront point essuyé les in-

commodités du voyage , & qu'Alpharabius , qui va leur porter les lumieres de la science universelle , languira , végètera tristement entre les deux tropiques.





CHAPITRE VII.

Eclaircissemens sur Alpharabius.

JE n'aurois jamais deviné , me dit Grapin en confidence , que l'Asie fût intéressée au succès de notre vøyage , & que la science universelle fût si près de nous : il est le premier qui se soit imposé un exil volontaire pour aller répandre , chez les nations étrangères , les richesses de la philosophie ; les sciences ont eu jusqu'ici des partisans & des protecteurs , mais j'ignorois qu'elles eussent des missionnaires. Alpharabius me paroît un problème difficile à résoudre. L'opinion qu'il a de lui-même n'est pas au moins celle d'un homme modeste ; son caractère est dur & farouche , il semble qu'il parle de l'amour du bien public plutôt en hom-

me d'esprit qu'en homme persuadé ; sa maniere de critiquer est une ridicule ostentation de sa supériorité , & plutôt l'effet de son humeur chagrine que de son discernement ; au reste ne nous arrêtons point sur de simples conjectures , essayons de tirer quelques éclaircissemens sur la patrie , les aventures & les projets de cet homme merveilleux.

Il y a long-tems , repris-je , que cette idée se présente à mon imagination , mais pour la satisfaire j'ai cru devoir attendre que la proximité de l'équateur eût rendu le sublime docteur presque imbécille ; ses méditations philosophiques sont suspendues , & l'on peut aujourd'hui , sans faire tort à l'univers , le sonder par des questions indifférentes en apparence , & qui iront au but par degrés : le projet fut exécuté aussitôt que conçu.

Le rusé Grapin , qui prétendoit que

le nom même d'Alpharabius étoit aussi mystérieux que les nombres de Pythagore, lui demanda s'il ne l'avoit pas adopté pour se rendre plus recommandable aux partisans de l'antiquité latine.

Le docteur universel prit la parole & convint de bonne foi qu'il s'étoit approprié ce nom moins parce qu'il étoit sonore, que parce qu'il avoit été porté par un fameux astrologue Arabe du dixième siècle ; ce fut, dit-il, un des protecteurs de l'Almageste, le restaurateur de l'astronomie, l'astre de la littérature, le conseiller des rois, l'ami des sages & l'honneur de sa patrie, comme je le suis de la mienne ; en adoptant son nom, je fais un petit larcin à l'antiquité dans un siècle où mille auteurs se parent de ses dépouilles, & sont souvent assez ingrats pour accuser d'indigence ceux qui les ont enrichis.

Quel hasard vous a fait impitoyablement abandonner votre patrie, & vous oblige à compromettre la philosophie sur les flots inconstans ? est-ce par l'ordre d'un pere qui a confié le soin de votre fortune à Vander-Grofman ? Non, me dit-il, je quitte la France indigne de me posséder, pour aller éclairer les extrémités de l'Asie, & publier l'ingratitude de mes concitoyens qui laissent un philosophe sans pain & sans manteau. Que ne puis-je dire ce que disoit Diogene, en sortant de Sparte, je quitte des hommes.

La postérité me feroit un crime d'avoir accordé ce titre à des êtres frivoles, toujours en enfance, admirateurs passionnés des talens minutieux & des artistes employés à corrompre les mœurs, tandis que le sage qu'ils méprisent ou qu'ils oublient est réduit à combattre l'indigence, & à tourner au profit de ses besoins des

armes préparées pour triompher des vices. La vertu ne sera-t-elle jamais préférée à la bassesse des intrigues.

Le nombre des philosophes est si prodigieusement augmenté, lui répliqua Grapin, qu'une pension modique à chacun épuiserait les trésors de l'état; on en rencontre à Paris jusqu'au cinquième étage, ils fourmillent dans les provinces, & si quelque moderne Anarchis voyageoit en France, il seroit surpris de trouver dans presque toutes nos villes, une image du portique & du lycée.

Je ne sçai, reprit Alpharabius, si ma nation devenue plus éclairée, en est devenue plus heureuse, j'éprouve seulement que le grand nombre des faux sages la rend insensible au mérite véritable; je somme la postérité de me venger de son ingratitude.

Je voudrois vivre encore un siècle, s'écria Grapin, pour être le témoin de

sa confusion. Fortune aveugle feras-tu un éternel divorce avec le mérite & les talens ! semblables aux fleuves tu roule tes eaux sur un terrain fangeux , & tu ne répands tes bienfaits que dans les lieux les plus bas. Alpharabius méconnu quitte sa patrie ; le célèbre Rousseau quitte la harpe de David , pour languir dans les marais de Bruxelles ; l'ami de Julie , le rival de Solon & de Lycurgue , trouve par-tout des admirateurs & pas un ami ; obligé de quitter les payfans de la vallée de Montmorenci , la Suisse lui refuse ses rochers pour asyle ; appelé en Angleterre , il y trouve des préjugés à combattre & des ennemis qui le persécutent ; sa patrie qui emprunte sa gloire du titre d'être sa mere , n'est pour lui qu'une marâtre insensible à sa destinée. L'Hercule de la littérature , qui réunit les qualités suffisantes pour former trente héros académiques , est

semblable à ces astres étrañs qui éclairent & abandonnent au même instant les contrées où ils lancent leurs rayons. Le chemin de la gloire ne conduit point au bonheur ; on est indigné de voir la médiocrité usurper les couronnes formées pour ceindre le front des hommes supérieurs. Consolez-vous divin Alpharabius, la poussière qui s'élève offense les yeux, & le diamant dans la fange conserve toujours son prix. C'est par ces plaintes adroites que Grapin s'attiroit la confiance du docteur ; mais quelles seront vos ressources, ajouta-t-il, chez les peuples orientaux, plus jaloux de nos marchandises que de nos dissertations.

Je me flatte, répondit Alpharabius, d'être admis en qualité de mathématicien chez l'empereur de la Chine, j'y pourai remplacer quelqu'un de ces compagnons de Jesus, qui par préférence pour les contrées riches, y vont

prêcher la foi & la politique, & dont le zèle brûlant n'a jamais éclaté chez le Lapon & le Samoyede indigent. Je prévois qu'ils laisseront bientôt beaucoup de places vacantes à la Chine; s'ils ont été proscrits dans leur patrie, seront-ils tolérés parmi des nations étrangères?

La conséquence est juste, lui dis-je, mais revenons je vous prie au sujet de chagrin que vous ont donné vos compatriotes; quel lieu fortuné vous a vu naître? Alharabius, parleur impitoyable de son métier, fut discret & réservé. L'univers, dit-il, sera instruit des anecdotes de ma vie, qui sera imprimée à la tête de mes ouvrages volumineux. Nous le pressâmes de satisfaire notre curiosité, il fut inexorable, & ne se laissa point entamer.

C'est un desir naturel de connoître ceux avec lesquels on est obligé de vivre; une communauté de fortune exige

exige une réciprocité de confiance, & il est permis de rechercher les moyens de la bien établir. Cette ressource nous manquoit du côté de Vander & de sa cohorte pesante; ces animaux aquatiques avoient beaucoup vu dans leurs courses, mais on ne pouvoit en tirer aucune réflexion intéressante, aucun fait instructif: si je les questionnois sur l'Isle de Ceilan, ils me détailloient les marchandises qu'on y trouve, celles qui s'y transportent & s'échangent avec un profit certain, le prix courant des unes & des autres, les rades où l'on peut mouiller avec sûreté; dans l'Isle d'Amboine, ils ne connoissent que la qualité du clou de gérosse; aux Isles de Saint-Domingue & de la Martinique, ils n'avoient vu que du rocou, des cannes de sucre & de l'indigo; à Madagascar, que des cuirs, du riz, des bois d'ébène; au Canada, des martres, des renards, des loups marins

I. Part.

G

& des castors. Les curiosités naturelles, la forme du gouvernement, étoient pour eux des choses fort indifférentes; leur unique attention étoit de tromper adroitement leurs semblables, de transporter d'Europe en Asie, d'Afrique en Amérique, leur mauvaise foi, leur avarice & leurs marchandises. Cette espece d'hommes néglige sans honte ce qui peut l'instruire, pour s'attacher plus fortement à ce qui peut l'enrichir.

Toutes mes vues se tournerent vers Grapin, dont le caractère libre & enjoué étoit mon unique ressource. Je lui demandai le récit de ses aventures, & le petit homme consentit à me satisfaire.





CHAPITRE VIII.

Histoire de Grapin.

IL seroit facile de déguiser ma naissance, je trouverois dans ce vaisseau peu de personnes en état de me contredire : mais je n'ai jamais été flatté de la chimere d'une illustre origine, & je n'ai jamais compris l'imbécille vanité d'un prétendu grand seigneur, qui aime mieux descendre d'un Hun ou d'un Cimbre, que d'un bon Gaulois.

Mon pere étoit un gros bourgeois de village, fort adroit dans le commerce, fort expert dans la chicane, & très-consulté de ses voisins. Bref il vivoit noblement des revenus d'une ferme qu'il tenoit à bas prix d'un seigneur qu'il falloit payer d'avance; son aïeance

G ij

le mit bientôt à portée d'entrer dans un de ces emplois dont les profits augmentent à mesure que le citoyen est pauvre & l'état obéré. Des richesses accumulées sans peine & sans industrie, les bassesses des hommes titrés, l'air soumis de ses parens, éleverent insensiblement son ame, & je ressentis les effets d'une si douce révolution.

Je fus envoyé dans l'université de Caen, où l'étude devint ma principale occupation ; une mémoire heureuse, le desir de tout sçavoir, une facilité à composer des vers de société, qui n'ont que le mérite du moment, une imagination vive, firent augurer qu'il y avoit en moi le germe d'un sçavant. Le seul obstacle à mes progrès étoit un goût décidé pour le plaisir ; c'étoit un penchant qu'on eût en vain essayé de détruire : délicat dans le choix, je n'alarmois que ceux qui prétendoient faire de moi un docteur scolastique, un philosophe à démonstrations.

Mon pere avoit d'autres vues : instruit par l'expérience , il sçavoit que la fortune & la considération sont très-différens du sçavoir. Son ambition fut de m'introduire dans les plus brillantes sociétés ; mais craignant que l'obscurité de ma naissance ne me fit essuyer des désagrémens, il forma le dessein de m'annoblir , persuadé que l'argent bouleverse toutes les opinions , & réussit à faire ce que tant de philosophes ont entrepris sans succès.

Je fus alarmé de ce projet , qui me donnoit une distinction que je n'avois pas méritée , je craignois de contracter un engagement à la gloire , sans avoir les moyens de le remplir. Je préférois de rester dans la classe où la nature plus indulgente m'avoit placé.

Mon pere choqué de mes scrupules , me dit, tes idées tolérables au village , répondent mal aux dépenses que je fais pour ton éducation. La société, mon

filz, a plus d'égards aux titres qu'aux vertus, & tu ferois un médiocre sujet, si tu ne valois pas ces nobles orgueilleux qui n'ont jamais offert à l'état le tribut de leur sang. Dépourvus de toutes les qualités utiles, ils sont un fardeau pour la patrie, dont ils devroient être les soutiens. Enfin la différence qui pourra se trouver, c'est que je ferai pour toi, ce que leurs ancêtres ont fait pour eux. Tel qui se vante d'une origine qui se perd dans la nuit des tems, ne doit sa première illustration qu'à un ancien exacteur public. Je sçai que la noblesse doit être le prix des actions héroïques en faveur de la patrie, mais puisque l'usage est contraire à ce sentiment raisonnable, pourquoi ne pas tirer avantage de l'opinion? pourquoi craindre les suites d'un nouvel état qui n'impose aucunes obligations. Que m'opposerois-tu si je t'avois destiné à remplir une de ces charges, où une

légère & inconséquente décision entraîne la perte de tes concitoyens.

Cette remontrance fut persuasive, & je consentis à être noble, & même à annoblir mon nom, en me faisant appeler M. de Grapinville. Ce changement, me dit mon pere, est inutile pour faire oublier ton origine. En achetant des terres on achete un nom qui remplace le nom primitif. Crois-tu que tous ces importans personnages qui rappellent à nos ames des idées d'honneur & de vertu, soient les descendans de ceux dont ils portent le nom; la famille des héros ne s'éteint jamais : la vanité prend soin de réparer ce que la nature a détruit.

Une charge de trésorier de France étoit alors affichée : elle avoit annobli successivement trois races bourgeoises. Il existoit encore des financiers en état d'acheter ce qui n'est pas fait pour l'être, & ce qu'ils étoient indignes de

posséder. Une occasion favorable de faire valoir leur argent, les empêcha de trafiquer la noblesse. Ainsi c'étoit dans leur cupidité, & non dans le mépris des honneurs mis à l'enchere, qu'on doit chercher la cause de leur indifférence à voiler leur difformité.

Mon père débarrassé de ces dangereux concurrens, offrit un prix qui fut accepté, mais l'impuissance de compléter la somme convenue, fit rompre le marché. Je restai dans ma place & continuai de représenter dans le tiers-état ; pour m'en dédommager, je tentai d'introduire ma roture chez des personnes titrées. Je choisis pour introducteur un gentilhomme qui voulut bien se charger de me donner des instructions sur les beaux usages.

C'étoit un vieux rontier qui depuis vingt ans produisoit régulièrement son inutilité dans toutes les maisons de la ville, & dont on pouvoit annoncer

l'apparition avec plus de certitude que celle d'une comete ; il étoit comme Sosie l'ami de tout le monde , il avoit tant d'amis qu'on peut assurer qu'il n'en avoit point de véritables. Esclave de toutes les bienfécances , il avoit pris soin d'orner son esprit de toutes les historiettes du jour , qu'il racontoit avec des graces qui faisoient sourire les prudes & pâmer les petites maitresses ; il sçavoit tout son esprit par cœur , & lorsque nous sortions de la premiere maison , j'étois sûr de ce qu'il alloit dire dans la seconde. Cet homme si nécessaire à l'oisiveté publique , remplissoit dans un jour le vuide de trente sociétés désœuvrées , qu'il tiroit à peu de frais de leur assoupissement : il avoit la plus haute idée de la ville où le ciel l'avoit fait naître , qu'il regardoit comme l'Athenes de la France , & son erreur étoit excusable , puisqu'il n'en étoit jamais sorti.

G v

Cette ville, me disoit-il, est l'émulé de Paris, les assemblées y font de la plus grande décence, les femmes du meilleur ton, les hommes d'une galanterie noble & délicate, & dans le nombre beaucoup de génies supérieurs; aussi notre ville a-t-elle la réputation de fournir plus d'auteurs qu'aucune autre du royaume, j'en pouvois citer plusieurs qui sont *incognito* dans ce bas monde.

Ce détail me fit trembler, je n'osois mêler toute ma bassesse avec tant de grandeur; l'exemple de plusieurs de mon espece auroit dû me rassurer, mais je n'avois point leur audace, & l'idée importune d'être déplacé, donnoit à mes actions un air de contrainte qui me faisoit prendre pour un sot, quoique je ne fusse que timide. Je ne tardai pas à rompre mes chaînes; je préfèrai l'agrément de rire avec liberté, à la dignité de m'ennuyer avec décen-

ce ; & après avoir secoué mon fardeau, je retournai aux sociétés libres & enjouées des personnes d'une condition plus analogue à la mienne.

Je les parcourus toutes sans prétention , sans attachement particulier , comme un jeune homme qui n'aime que les lieux où il habite. L'amour insensiblement fixa mon choix ; Madame de Saint-Alban bourgeoise renforcée , qui se croyoit noble parce qu'elle étoit riche , s'étoit donné la peine de mettre au monde trois filles charmantes.

L'aînée , nommée Emilie , étoit une brune faite comme la Vénus de Médicis. Je ne ferai point son portrait : il suffit de dire qu'elle ressembloit à toutes les beautés de roman : ses yeux , sans être languissans , avoient plus de douceur que de vivacité : ils inspiroient les desirs , la crainte & la volupté. Dieux ! quelle fermentation ils exciterent dans mon ame ! il n'est point de

bouclier contre des traits si puissans :

La seconde , nommée Dorothee , étoit une beauté moins réguliere , elle avoit un petit nez retroussé , de petits yeux étincelans , un teint animé , la taille courte , & sur-tout un air d'étourderie qui lui alloit assez bien , mais qui , dans mes idées , pouvoit tirer à conséquence en ménage ; elle amusoit l'esprit sans intéresser le cœur. Ariane , la cadette , étoit une blonde un peu fade ; elle affectoit un si grand air de langueur qu'on la croyoit toujours prête à tomber en défaillance , on n'osoit lui adresser la parole , dans la crainte de l'exposer à la fatigue de répondre. Son cœur étoit né tendre , mais elle inspiroit la compassion quand elle vouloit inspirer l'amour.

Une légion de soupirans investissoit la maison de Madame de Saint-Alban ; je leur parus un rival redoutable. Ma fortune plus que mon mérite fit insen-

siblement dispa­roître mes rivaux, je restai le paisible adorateur d'Emilie; je m'applaudissois de ma victoire, lorsqu'un régiment d'infanterie vint en garnison à Caen. Les officiers s'informerent aussitôt quels étoient les plus jolis minois. Avant que la discipline nouvelle eût fait de chaque régiment une école de guerre, le militaire oisif & désœuvré n'avoit d'autre occupation pendant la paix, que celle de plaire & de séduire, & c'étoit un triomphe flatteur de fouiller la couche de son hôte, & de porter le poignard dans le sein du pere & de l'époux. Heureusement pour leur gloire, un ministre sublime les a occupés de plus nobles soins, pour les rendre plus utiles à la patrie & plus redoutables aux ennemis.

Mesdemoiselles de Saint-Alban n'échapperent point aux recherches de nos nouveaux hôtes; ils furent consternés d'apprendre que leur mere, diffi-

cile à persuader, ne recevoit jamais d'officiers. On ne pouvoit gueres former de projets de galanterie sur un rapport de cette nature : mais il est une province en France où naissent des hommes intrigans & présomptueux, qui sont persuadés que les autres doivent avoir sur leur mérite la même idée qu'ils s'en sont formés eux-mêmes : on les retrouve dans la fable sous la figure des Titans escaladant le ciel. On prétend qu'une armée de deux cens mille Gascons subsisteroit à moins de frais qu'une de dix mille tirée des autres provinces ; ils paroissent vivre de rosée comme la cigale, & des corpuscules répandus dans l'air comme le caméléon : ils ont un genre d'économie qui leur est particulière, & doivent souvent à leurs importunités, ce que d'autres n'osent attendre de leurs services ; l'art de fatiguer un ministre est leur moyen de parvenir.

Un de ces êtres vastes en projets , riches en espérances & pauvre dans la réalité , avoit une compagnie assez mal tenue , on l'appelloit le baron de Fourcadac. Je n'entreprendrai point la description de sa baronie , l'étendue en devoit être considérable , puisqu'elle étoit un ouvrage de son imagination créatrice. Aussitôt qu'il fut assuré que les demoiselles de Saint-Alban étoient riches & jolies , il en médita la conquête : il ne fut point effrayé des obstacles , il employa pour les vaincre toutes les ruses & les souplesses dont il connoissoit la force , & dont un honnête homme n'a pas même l'idée ; il pénétra à travers les refus & les mauvais complimens , & le petit homme se regardoit déjà comme l'enfant de la maison , avant qu'on eût deviné par quelle magie il s'y étoit introduit.

Je joignois à la surprise commune la crainte d'être oublié ; mon maintien

étoit simple & naturel , ma parure conforme à mon état, ma conversation dénuée de ces gentillesse^s minutieuses, de ces louanges triviales qu'une fille sans expérience écoute avec plaisir , & qu'une personne sensée rejette avec mépris. Mes aveux , mes sermens n'avoient que le mérite de la sincérité; je cherchois à plaire & non pas à séduire.

Fourcadac prenoit une autre route , il employoit auprès d'Emilie les étourderies étudiées, les petits soins fatigans, les plaisanteries satyriques, les confidences simulées, avant d'obtenir un de ces entretiens particuliers où l'on hasarde les moyens de séduction que l'on ose exposer en public; il se mit en frais de parure, moyen dont se servent les fots pour réussir auprès de celles qui leur ressemblent; il releva d'un ton modeste la gloire de ses ayeux, les vastes domaines qu'il possédoit, & fit l'énumération de ses vassaux.

L'air de bonne foi de Fourcadac, ébranla Madame de Saint-Alban, & je fus contraint d'avouer qu'on ne pouvoit en imposer de meilleure grace. Il faisoit sa cour avec tant d'empressement à Madame de Saint-Alban, qu'on eût dit que c'étoit la conquête qu'il méditeroit. Cette bonne mere, disoit-il, est le foyer où les rayons enflammés de mon amour se réunissent; de-là, réfléchis avec force, ils vont droit embrasser le cœur d'Emilie. Ne voulant pas laisser traîner les choses en longueur, il honora la belle Emilie d'une déclaration. La réponse se fit à demi voix & d'une maniere déconcertée; Fourcadac en conclut qu'il étoit aimé, publia son triomphe & ma défaite.

Quel coup de foudre pour un amant passionné! je n'osois demander à Emilie un éclaircissement; j'eus recours à sa mere, qui me parut fort indécise: elle balançoit les titres du petit gascon,

qu'elle soupçonnoit être plus assurés. Je continuai de voir Emilie, dont la conduite fut si réservée, que je ne pus me plaindre ni trop présumer de ses sentimens, qui me parurent formés d'après les irrésolutions de la mere. J'eus tout le tems d'étudier mon rival, & je fus humilié de la concurrence : je lui trouvai comme à tous les étourdis, de fausses idées sur l'honneur & la vertu, confondant les vérités, les sophismes & les préjugés, redoutant moins les vices que les ridicules, plus sensible aux froides plaisanteries d'un impudent libertin qu'aux conseils d'un sage éclairé.

Le petit scélérat joignoit à tous ces défauts un esprit vif, enjoué, dont il abusoit pour accréditer un mensonge, ou pour exagérer un ridicule, & justifier une indiscretion. Plusieurs de ces femmes qui décident au premier coup d'œil du mérite d'un étranger, quelques

raisonneurs, arbitres souverains d'goût, appercevoient dans Fourcadac l'homme brillant, l'homme à la mode, l'homme fourbe & vicieux leur échappoit.

J'appris de ceux que Fourcadac appelloit ses amis, & qui n'étoient que ses compagnons de débauche, qu'il recherchoit Emilie sans l'estimer. Un être de sa trempe ne s'attache qu'aux femmes qui lui ressemblent par le caractère ou par la vivacité des passions; c'est un Russe qui n'ayant jamais vu représenter les piéces de Corneille, de Racine & de Voltaire, juge de notre théâtre par les productions informes de Poinfinet & de Sedaine.

Fourcadac ne convoitoit que la fortune d'Emilie, il lui faisoit grace des vertus. Mes vues étoient bien différentes: mais je sçavois que l'amant le plus raisonnable n'est jamais le plus favorisé. Madame de Saint-Alban eut quelques soupçons sur la fortune de

mon rival; il en fut instruit par une femme indiscrete, il fit usage, pour la rassurer, de moyens qui aident à la séduction. Il fait emplette d'un équipage leste & brillant, il surcharge sa maison d'un habit chamarré de différentes couleurs, & ce fut un spectacle nouveau, qu'un Gascon se promenant dans un carrosse à lui. Ce phénomène, qui mit de la variété dans les entretiens, ne fit point illusion sur sa fortune. Le petit baron crut s'appercevoir que son brillant équipage fixoit les regards d'Emilie, qu'elle donneroit à un amant en carrosse la préférence sur un amant à pied, & cette présomption le rendit plus ridicule. Il voyoit avec un secret chagrin mes assiduités: il avoit trop de vanité pour s'en formaliser. Il ne pouvoit comprendre qu'un homme qui n'avoit que de l'esprit & des mœurs sans naissance, pût aller de pair avec un fat de bonne

maison. Il disoit quelquefois , cela crie vengeance au ciel , un atôme bourgeois se trouve dans une maison fréquentée par le seigneur de Fourcadac ! sandis ! eh que diroit mon pere , s'il apprenoit que nous mangeons à la même table ! il me déshériteroit à l'instant.

Il continua cependant de vivre avec l'atôme bourgeois , & voulut bien courir les risques de perdre la succession paternelle. Un embarras plus sérieux tourmentoit son esprit ; il falloit entretenir les chevaux , & les ressources diminuoient , ce qui est rare chez un Gascon. Le marchand & l'ouvrier étoient rebutés des délais. Fourcadac sentit la nécessité de presser son mariage ; ses protestations furent appuyées d'un supplément de deux laquais qui retournoient à l'hôtel pour conduire la voiture ; un seul suffisoit pour servir à table M. le baron.

Un jour Madame de Saint-Alban ,

invitée à souper, lui demande sa voiture; il arrive avec ses trois laquais parés de toutes les couleurs. Madame de Saint Alban se fait attendre; c'est un usage reçu parmi-toutes les dames du bon ton: elle paroît enfin, & dans l'instant qu'elle monte en voiture, elle entend assez près d'elle une rumeur dont elle voulut sçavoir la cause; j'avance quelques pas, j'éclaircis l'avanture arrivée dans l'obscurité: ce sont, dis-je à Madame de Saint-Alban, les chevaux d'un voiturier qui viennent de manger deux laquais de M. le baron; c'est une bagatelle, il en reste encore les habits. Ne vous allarmez pas, Madame, ces deux domestiques, qui ne paroissoient qu'à la lueur des flambeaux & qui ne quittoient jamais la voiture, étoient moitié foin moitié paille, leur individu a tenté ces pauvres bêtes, qui n'ont d'autre tort au fond que d'avoir manqué de respect à

la livrée de M. le baron. Cette plaisanterie, vraie dans son principe, & débitée par un rival, déconcerta mon impudent ; mais revenu bientôt de son trouble, il s'efforça de prouver que c'étoit un moyen employé par ses ennemis pour le perdre : il trouva la supercherie singulière, jura d'en tirer vengeance, puis se radoucit & conclut que le ton plaisant pouvoit seul dissiper le ridicule de son aventure ; mais toutes les gentilleses de son esprit donnerent de violens soupçons à Madame de Saint-Alban, qui conclut à son tour que la baronie pouvoit avoir quelque analogie avec les pages, aussi faciles à construire par un Gascon qu'un château.

Deux laquais postiches, fabriqués de foin & de paille, donnerent une face nouvelle à mes affaires. Tel est le sort des grands événemens, toujours soumis aux plus petites causes. Le sang

coule, les campagnes sont dévastées, les villes sont détruites, des millions d'hommes sont égorgés; les Argus politiques en cherchent la cause dans les intérêts des empires, ils ne savent pas que cet embrasement général, cette commotion qui change la surface du globe, n'est que l'effet d'une mauvaise digestion du prince ou de son ministre.

Emilie qui ne vouloit rien de postiche dans son amant, conçut une aversion invincible pour Fourcadac; elle me vit avec plus de complaisance, & sa mere me fit un accueil plus favorable. Fourcadac au contraire irrité de sa disgrâce, vit en moi un rival dont il falloit se défaire. Le surlendemain de son infortune, il vint me trouver, & sans autre explication préliminaire, je vous défends, dit-il, de voir Emilie. Ce ton d'autorité & de mépris fortifia ma résolution de lui désobéir: la vertu modeste obtient des déférences qu'on refuse

refuse à la vanité qui les exige. Fourcadac étoit noble, il est vrai, mais je l'aurois été, si mon pere eût été mietx en argent comptant; il n'y avoit donc, tout bien considéré, que quelques milliers d'écus de différence entre sa condition & la mienne. Je l'assurai le plus honnêtement qu'il me fut possible que j'irois chez Madame de Saint-Alban, & qu'il pouroit en être témoin. Ce fera moi qui vous y recevrai, me dit-il, comme on reçoit un vil faquin de votre espece; vous n'en sortirez pas que je ne vous aie fait agréer au préalable vingt coups de bâton de ma main: vous, petit vermisseau engendré de la crasse bourgeoise, oser élever les yeux jusqu'à Emilie, échauffer le sang du baron de Fourcadac: ah! le néant seroit préférable au malheur dont vous êtes menacé.

La valeur Gascone est impétueuse &

I. Part.

H

bouillante, l'intrépidité Normande est tranquille & réfléchie : je lui répliquai, mes ancêtres, Monsieur, n'ont point eu la gloire de piller les équipages de Charlemagne à Ronceveaux, je n'ai point de château, je ne puis compter trente gentilhommes pour vassaux, mais j'ai dans le cœur autant de délicatesse que tous les Fourcadacs de la terre, avec moins d'ostentation, & pour vous en convaincre, je me rendrai dans une heure sur la route de Paris, je vous conseille d'y venir avec d'autres armes qu'un bâton.

Il me fit ses adieux avec un sourire insultant, & me promit de n'être pas le dernier au rendez-vous, après m'avoir assuré que ce défi ne seroit pas dangereux pour lui, qui s'étoit mesuré avec un colonel Prussien, deux capitaines Anglois, & trois grands d'Espagne. Sa valeur bien dirigée n'étoit

tombée jusqu'ici que sur les nations étrangères. J'avoue, ajouta-t-il, que c'est la première affaire bourgeoise où je me suis trouvé, j'ai oui dire à mes gens qu'elles ne sont pas très-sanglantes. Je lui répondis qu'il seroit bientôt en état d'en juger, mais sur-tout de venir au rendez-vous sans domestiques, à moins qu'ils ne fussent de l'espèce tranquille de ceux qui servoient à décorer sa voiture; les affaires d'honneur interdites par les loix devant se passer sans témoins, comme il l'avoit sans doute pratiqué dans les assauts soutenus contre la Prusse, l'Angleterre & l'Espagne.

Je conviens de bonne foi que je n'ai jamais été trop rebelle à cette impression de la nature qui nous porte à la conservation de nous-même. J'aimois Emilie, je tremblois qu'elle ne fût la proie d'un Gascon. Notre combat com-

H ij

promettoit sa réputation ; il falloit trouver un tempérament pour me conserver sans déshonneur & me venger sans mépris : je remplis à-peu-près cette obligation, en employant une ruse de mon pays, dont je me scus bon gré dans la suite.

Je chargeai deux pistolets simplement à poudre, je quittai mon épée, & me rendis sur le champ de bataille, où je trouvai Fourcadac, qui se feroit cru déshonoré, me dit-il, s'il y fût arrivé le dernier.

Je lui fis entendre que le combat à l'épée ne pouvoit convenir à quelqu'un qui n'avoit pas le droit de la porter, que j'avois choisi des armes qui mettoient plus d'égalité parmi les combattans. Je découvris mes pistolets & lui en laissai le choix, il en prend un sans examen ; il faut avouer que la bravoure est naturelle aux Gascons.

Nous nous éloignons de quelques pas , & je lui crie avec une fiere assurance , tirez le premier : il use du privilege , il lâche son coup. Je feins de tomber roide mort ; Fourcadac se sauve , prend des chevaux de poste , & galope sans reprendre haleine jusqu'à Paris , où il sollicite sa grace pour avoir tué un homme qui se portoit bien.

Je me rendis le même jour chez Madame de Saint-Alban , & je lui fis part , ainsi qu'à la belle Emilie , de l'affaire que je venois d'avoir , sans entrer dans les détails ; je leur représentai que leur indécision m'exposoit à des dangers nouveaux , que j'affronterois plus volontiers que de renoncer à la possession d'Emilie. Madame de Saint-Alban consentit à réparer un malheur dont elle étoit la première cause : on arrêta que cette union , devenue nécessaire à mon existence , ne seroit plus retardée.

H iij

Quelle perspective pour un amant tendre & fidele ! quels momens délicieux peuvent être comparés au triomphe d'une passion qui remplissoit tout mon cœur & en bannissoit toutes les autres ? Le maintien sage & réservé d'Emilie, son ton imposant & quelquefois sévère, déceloit une ame noble, décente, & inaccessible aux pieges de la séduction ; elle se livroit au plaisir sans en être l'esclave, elle s'en privoit sans regret. Une lecture amusante, sans être frivole, perfectionnoit les dons de la nature sans rien dérober à la société ; pieuse sans humeur & sans superstition, elle cherchoit à plaire à l'être suprême, plutôt par la pureté des mœurs que par des pratiques de fantaisie ; toujours soumise aux volontés d'une mere vigilante, toujours exacte à l'observation des regles imposées par la bienséance ou l'usage, rien n'avoit en elle les dehors gênans & pénibles

du devoir ; gaie sans étourderie , elle ornoit la raison , déridoit la sagesse , prétendait des graces à ce qui semble les exclure , & ne présentait à l'esprit qu'une sombre & rebutante austérité.

Mon choix dicté par l'amour sembloit justifié par la raison ; l'un & l'autre embellirent les liens qui nous unirent , & firent prendre à l'himen , un peu sérieux de sa nature , les traits & le doux sourire de la volupté. Une connoissance plus particulière de ses charmes ne servit qu'à me faire mieux sentir le mérite de sa possession.

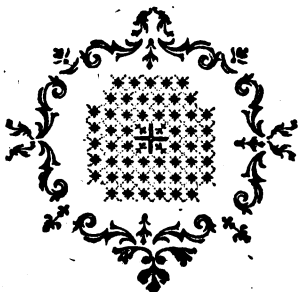
Tandis que je jouissois des plus précieux dons de l'amour , mon ancien rival dominoit , dans un cinquième étage , sur le peuple de la capitale ; ce n'étoit plus ce brillant baron escorté d'une nombreuse suite de laquais , tant animés qu'inanimés , faisant gémir les pavés sous le poids de sa voiture & de

H iv

ses fougueux coursiers, c'étoit le petit Fourcadac, mal logé, mal vêtu, mettant en œuvre toute l'économie Gasconne, & n'ayant pour toute suite qu'un favoyard mal payé, & qui vivoit frugalement des restes d'un maître qui manquoit du nécessaire.

Un soir il rencontra sur les boulevards Macé, mon parent & le plus digne de mes amis; ne pouvant l'éviter, il l'aborde & lui demande des nouvelles d'Emilie : elle est mariée avant mon départ de la province, lui répond Macé, avec mon cousin Grapin. Quel conte ridicule ! lui répond Fourcadac, mariée avec Grapin ! & je l'ai tué il y a quinze jours ; tué tant qu'il vous plaira, il faut donc qu'il soit resuscité, il est très-vrai que j'étois à la célébration du mariage, & que Grapin est propriétaire & possesseur des charmes d'Emilie. Il y a de l'enchantement dans cette aventure, reprit Fourcadac

en s'en allant , puisque je n'ai pu épou-
ser Emilie , ni ruer Grapin , j'aurai au
moins la liberté de sortir en plein jour
& de développer mes talens pour ré-
habiliter ma fortune.





CHAPITRE IX.

Rencontre d'un navire Espagnol.

L'HISTOIRE d'un mari très-content de l'être, amuse par la singularité. Grapin époux fortuné, fut obligé de l'interrompre par la rencontre d'un vaisseau portant pavillon blanc & la croix rouge entaillée, qui désignoient qu'il étoit Espagnol.

Nous étions alors vers le neuvieme degré de latitude septentrionale, & nous avons perdu l'ancien usage de faire beaucoup de chemin en peu de tems ; le soleil alloit être perpendiculaire, & cette position donne pour l'ordinaire plus de chaleur que de vent. L'Espagnol avoit le Cap à l'ouest, pour faire ensuite le sud, & ranger les côtes

du Brésil. Nous faisons route au sud , & nous vîmes à portée l'un de l'autre vers le milieu du jour. Le capitaine Espagnol se mit dans sa chaloupe , se rendit sur notre bord ; il nous demanda des nouvelles de l'Europe , & de l'état où se trouvoient les puissances belligérantes. Vander-Grofman l'instruisit de son mieux , c'est-à-dire assez mal , & joignit à une narration très-diffuse , des raisonnemens politiques , auxquels le capitaine Espagnol ne put rien comprendre , malgré toute l'ignorance & la bonne foi possibles. La politique n'étoit point la partie de Vander-Grofman ; il connoissoit mieux les avantages du commerce que les intérêts des souverains de l'Europe , auxquels il avoit religieusement préféré toujours les siens.

Des observations politiques , nos deux marins descendirent aux détails du commerce ; c'étoit des hommes

H vj

long-tems égarés qui se retrouvoient en pays de connoissance ; l'ami Vander entra dans le détail de sa cargaison, & l'imbécille personnage ne fit nulle mention de messieurs les philosophes ; Alpharabius qui s'étoit avancé pour entendre son éloge, fut indigné de cette omission sacrilege. Il fit au capitaine plusieurs questions qui se succéderent avec rapidité, d'où venez-vous ? où comptez vous débarquer ? quelles sont vos marchandises ? n'avez-vous point rencontré quelque navire Hollandois ?

L'Espagnol lui répondit avec la gravité sourcilleuse d'un professeur de Salamanque : je reviens, seigneur capitaine, de la traite des negres, j'ai couru les côtes de Guinée, depuis le Cap des Trois-Pointes jusqu'à celui de Tagrin : j'ai fait quelque résidence à Sierra-Lionâ, tant pour me remettre des fatigues du voyage, que pour ra-

fraîchir mes provisions. Jamais contrée ne fut plus propre à remplir ces différensobjets. Les orangers, les citronniers, les vignes, les figuiers, ont choisi cette terre favorite, où ils ne demandent qu'une médiocre culture; les dattiers y produisent en abondance des fruits dont on tire un huile employée à différens usages, & sur-tout à composer un savon meilleur que celui de l'Europe.

Les cannes à sucre y réussissent aussi bien qu'aux Isles Antilles, à Madere, au Bresil. Vous sçavez les avantages que votre nation retire de ses établissemens en Guinée, & quels jours on coule dans une terre aussi favorisée de la nature; les chaleurs y sont quelquefois excessives, mais tout est supportable où l'on peut s'enrichir. J'ai trouvé à Sierra-Liona des vaisseaux de toutes les nations commerçantes, les uns chargés de cire, de coton, de bois de

teinture rouge, plus estimé que celui du Bresil ; les autres d'ambre gris, de poivre des deux especes, dont le commerce est interdit en Espagne, parce qu'il a le malheur d'être meilleur que celui de nos colonies, dont on veut encourager la culture & faciliter le débit. Les mêmes vues de politique ont fait défendre l'introduction du savon de Guinée en Portugal ; je crois que toutes ces défenses tendent à la destruction du commerce, qui périclète dans les entraves ; le moyen de le ressusciter & de l'étendre, c'est de confier à chaque sol la semence qui peut le mieux y fructifier. Tout aujourd'hui renchérit jusqu'à l'espece humaine, excepté en Europe, où l'on fait égorger les hommes sans dessein, mais en Guinée ils ont augmenté de prix ; j'avois autrefois une trentaine de negres pour un baril d'eau-de-vie ou quelques haches, couteaux ou ciseaux, & main-

tenant à peine en donne-t-on six , tant on a marqué d'empressement pour cette denrée. Eh ! que deviendront nos mines ? il est vrai que celle de Don Gaspar-Regis Velasco de la Membrilla , nouvellement découverte aux environs du Potosi , est un peu difficile à faire valoir. Ce seigneur , pour qui je vais en course , n'a point fait passer de millions en Europe , qu'il n'en ait coûté la vie à une trentaine d'hommes ; cette perte seroit une bagatelle si les negres ne renchérissoient pas.

Quant on a payé le quint du produit que chaque mine doit au roi , les frais d'achat & le transport des negres , le travail extérieur & intérieur de la mine , l'exportation , il reste bien peu de chose au propriétaire. La rencontre d'une veine de métal , presqu'aussitôt tarie que découverte , est un malheur qui ne s'apprécie point. Vous ne sçavez pas , vous autres gens d'Europe , ce qu'il

nous en coûte pour vous faire passer des especes ; nos mines du Potosi commencent à s'épuiser ; celles des montagnes du Paraguay ne valent pas la peine d'être ouvertes : il y en a beaucoup de fermées dans le Tucuman & le Pérou. Tout annonce leur entier épuisement avant deux siècles : alors nous aurons des coquilles pour monnoie courante , comme dans le Congo & différentes provinces de l'Asie ; ou d'autres matieres qu'il plaira à l'opinion d'introduire.

Que m'importe , répliqua Vander , quelle matiere désignera la valeur du pain , du vin , du tabac & de la biere , pourvu que je n'en manque pas ; je vais plus loin , dit Grapin , qui s'étoit jetté dans la conversation , je trouve qu'il en résulteroit un grand bien pour ces pauvres negres , condamnés à ne voir pendant plusieurs années d'autre lumiere que celle d'un triste flambeau ,

sans cesse en danger d'être écrasés par l'éboulement des terres, ou étouffés par les vapeurs dangereuses qui s'exhalent de la mine, & qui les rendent perclus de tous leurs membres.

Belle remarque, reprit l'Espagnol ! peut-on s'intéresser à des esclaves indignes de pitié, puisqu'ils ne sont pas chrétiens : songe-t-on que nous perdrons tout notre crédit en Europe, & que les rois de Manoé, de Sierra, de Congo, ne boiroient plus d'eau-de-vie ? ce seroit un crime de leze-majesté.

Ne pourroit-on pas, reprit Grapin, employer ces negres, dont vous comptez la vie pour rien, à repeupler vos états d'Europe & vos colonies ? L'Amérique est déserte, l'Espagne commence à le devenir. L'arrivée des galions vous ferme les yeux sur vos pertes ; les arts languissent parmi vous, vos plaines sont incultes, vos manufactures

abandonnées , & vous allez à deux mille lieues de notre continent enlever à grands frais du sein de la terre , de l'or & de l'argent pour ceux qui protegent les arts , encouragent l'industrie & rendent les manufactures florissantes. Ils travaillent pour vous il est vrai , ils caressent une indolence qui vous est chere , mais aussi vous allez vous consumer en Amérique pour en tirer de l'or dont vous payez leur industrie.

Vander-Grosman redoubla ses questions sur Sierra-Liona , où pouvoient être quelques Hollandois de sa connoissance. Je n'ai connu pendant mon séjour , lui dit le grave navigateur , que le capitaine Jacob No-Keldem : nous avions fait ensemble des courses chez les negres voisins de Sierra. Nous entrâmes un jour dans une cabane couverte de joncs & tapissée de nattes assez bien travaillées ; il parut un negre plus

laid & plus ridé qu'un vieux singe , escorté d'un autre qui portoit une espee de pique de bois dont la pointe étoit durcie au feu. No-Keldem s'inclina profondément en saluant le premier , il éleva ses deux mains au-dessus de sa tête , & me fit signe de l'imiter. Ensuite il me prit en particulier & me dit , ce negre qui s'est fait dessiner sur la peau des figures de serpent , de poissons & d'oiseaux , est certainement quelque monarque puissant ; cet autre avec sa pique de bois , compose sans doute sa garde ordinaire , & ce que nous appellons en Europe la maison du roi ; foyez respectueux & réservé , mon ami , gardez-vous bien de blesser sa majesté royale.

En conséquence de cette instruction , dont je lui sçus gré , je réglai mes regards & mon maintien. Je n'entendois point le langage de ce roi negre , & j'avois de moins l'inquiétude de lâcher

quelque propos déplacé. Le capitaine Hollandois qui en sçavoit assez pour se faire entendre , se chargea des frais de la conversation ; elle ne parut pas fort animée , tant la majesté du monarque en imposoit à No-Keldem.

Il y avoit à-peu-près un quart-d'heure que nous étions dans la cabane royale , lorsque la reine , accompagnée de deux suivantes , s'offrit à nos yeux : imaginez-vous une statue de marbre noir , chargée de bracelets , de colliers , chaînes & plaques d'or , de cuivre , d'yvoire , de laiton & de verre. Sa peau d'un beau noir luisant relevoit l'éclat de ces bijoux , dont le poids pouvoit bien monter à quarante livres. L'extrémité inférieure de ses oreilles , où deux énormes plaques de cuivre étoient suspendues , venoit galamment se terminer à deux doigts de ses épaules ; son aigrette étoit composée de la dépouille de cinq ou six perroquets.

Cette reine clinquillere prit séance avec cet air de dignité qu'exigeoit son rang, & les deux suivantes préparèrent un repas aussi délicat que magnifique : le pain étoit d'une espece de froment que l'on broie avec des pierres, & qu'on fait cuire au soleil. Des corbeilles de fruits furent arrangées avec symétrie, & l'on acheva le service par un plat de fauterelles desséchées au soleil : on but du vin de palmier, qui n'est autre chose que la sève de l'arbre extraite par l'incision des branches; cette liqueur, lorsqu'elle est conservée, a plus de force que de parfum & d'agrément. Tout imposoit un respectueux silence.

J'eus le loisir d'observer que leurs majestés enfumées, fort satisfaites d'elles-mêmes, & de pouvoir étaler leur magnificence aux yeux des étrangers, avoient autant de fierté dans leur petite cabane que le mogol sur son trône.

La lubricité brilloit dans leurs yeux, ils se fixoient avec une mutuelle complaisance, & leurs caresses fétides faisoient fuir les amours.

Enfin le banquet Royal tendoit à sa fin, lorsqu'il parut au milieu de nous un gros vilain serpent qui me glaça d'effroi. Je me leve brusquement en jettant un grand cri, & me mets en état de tuer l'animal rampant. Le capitaine No-Keldem, pâle & défait, saisit mon bras & mon épée, en criant qu'allez-vous faire, Don Antonio Rodriguès? songez qu'il vaudroit mieux mille fois pour vous avoir empalé trente negres, brûlé trente cabanes, enlevé la femme du roi, que d'avoir seulement effleuré la peau du divin animal; vous ne sçavez donc pas qu'il a l'honneur d'être de la même famille que le serpent fétiche, adoré dans cette partie du monde?

Je sentis alors tout le danger de

voyager dans un pays dont on ignore les usages, & sur-tout en Guinée où les bêtes sont si respectées, & les hommes si méprisables. Je lus dans les yeux du monarque la colere & l'indignation; son garde même avoit la lance en arrêt, & n'attendoit que le signal de son maître pour m'occire & pour me pourfendre. Les femmes prosternées contre terre pouffoient des gémissemens funebres, & par des contorsions extravagantes tâchoient d'appaïser le ciel courroucé. Pauvres femmes ma frayeur étoit la seule qui fût bien fondée. La prudence de No-Keldem sauva la vie du serpent & la mienne.

Nous sortîmes de la cabane, le roi entretint un moment le capitaine Jacob, & nous primes congé de sa majesté. Vous avez couru un grand danger, me dit mon compagnon ! les serpens jouent ici un rôle important, &

ſans l'eſpérance de tirer de nous quelques flacons d'eau-de-vie, ſa noire majeſté auroit lavé dans votre ſang l'affront fait à la divinité : mais cette liqueur a tant d'empire ſur ce prince, que pour en avoir une piece il vendroit ſa cabane, ſes ſujets, ſa tendre épouſe & ſes enfans chéris. J'ai fait entendre que nous en apporterions dans peu de jours, & c'eſt à l'éclat de cette promeſſe que nous devons ſa gracieuſe réception, & l'honneur d'avoir pu contempler à loisir & avec l'admiration requiſe, les yeux rouges & enfoncés, la peau huileuſe, les groſſes levres & le nés épaté de ſa ſultane tant aimée. Tous les gens de l'équipage firent de lourdes plaifanteries ſur la craſſe ignorance des negres, fort approchante de la leur.

Quels ſont les êtres les plus ſpirituels & les plus induſtrieux de ces contrées, demanda Vander ? Ce ſont les ſinges nommés Baris, répond l'Eſpagnol,

gnol ; moins paresseux que les negres , ils servent aux travaux domestiques , à puiser de l'eau , à transporter le bois , à broyer le millet , à charger les balots , à tourner la broche.

Alpharabius , mécontent d'être oublié , essaya de subjuguier l'admiration par une dissertation physique sur la nature des singes , & sur leur rapport avec l'espece humaine ; mais il fut retenu par la crainte de profaner les mysteres de la philosophie , en déchirant le voile qui les couvroit à des hommes vulgaires. Il nous donna une scene beaucoup plus intéressante : sa manie étoit d'argumenter , il en vint aux mains avec un religieux moitié blanc moitié noir , qui faisoit route avec le capitaine Espagnol. Ce nouvel apôtre n'avoit pas prévu d'être assailli par un champion tel qu'Alpharabius , qui toujours en haleine n'avoit pas moins

I. Partie.

I

d'attachement à ses opinions , que de haine pour les moines.

Lorsque je me suis rappellé les sarcasmes , les termes injurieux dont il combattit l'homme de Dieu , j'ai soupçonné qu'il avoit reconnu sur le moine l'uniforme de saint Dominique , & avoit eu en Espagne quelques démêlés avec le grand inquisiteur.

Quel métier faites-vous parmi ces voyageurs , demanda brusquement le docteur , êtes-vous confesseur , prédicateur ou missionnaire ? Je suis tout cela , reprit le moine d'un ton fort déconcerté de la question. J'entends , reprit le sourcilleux philosophe , vous prenez en chaire votre revanche de tout l'ennui qu'on vous fait essuyer en qualité de directeur. N'êtes-vous pas aussi quêteur ; oui , je le parie sur mon existence ; j'en suis certain : eh ! mon pere , vous croyez-vous dispensé de la

premiere loi imposée aux hommes ? est-ce la pratiquer que de vivre dans l'oisiveté ? Je remonte à la naissance de l'église , & je vois les chrétiens opprimés chercher dans les déserts le libre exercice d'un culte aussi pur que leur cœur , établir des regles purement civiles & toujours nécessaires , parmi des hommes forcés de vivre réunis. Qui diable eût jamais deviné que d'une constitution aussi naturelle il fût sorti des moines ? Les premiers de votre espece étoient occupés du travail des mains ; ils fuyoient les persécuteurs , & maintenant qu'ils le sont devenus eux-mêmes , qu'ont-ils besoin d'aller s'ensevelir dans une retraite ? est-ce pour se délivrer des embarras du monde , & des cris importuns de l'indigent ? je trouve dans cette supposition leur conduite plus prudente que méritoire. Est-ce pour éviter l'occasion du crime , & s'acheminer paisiblement vers le

ciel ? Ce sont des soldats qui abandonnent lâchement leur poste, & qui comptent pour une victoire l'avantage de n'avoir point combattu.

Le dominicain, sans sortir des bornes de la modération, répondit au docteur : il y a entre vous & moi la différence qui se trouve entre le courage éclairé par la prudence, & la témérité qui naît souvent de l'ignorance du danger.

Je fais plus, dit Alpharabius, je vous suppose tous honnêtes gens ; quelles idées puis-je me former de vertus stériles qui, renfermées dans une étroite enceinte, n'ont pas même le mérite d'édifier, & puis que signifie ce harnois bisarre, gris cendré, noir, blanc, de couleur tannée, cette longue robe terminée en pointe ? est-ce ainsi que vous obéissez à saint Paul, qui défend aux hommes consommés dans la sagesse, de se distinguer par la singula-

rité de leurs vêtemens ? C'est par la pureté des mœurs , & non par des tuniques & des sandales qu'on fait revivre les vertus des saints. Ah ! je crains que la plupart de vous , vous n'empruntiez le masque de la vertu pour cacher vos foiblesses , avec le même succès que vous vous couvrez des haillons de l'indigence pour vivre dans l'abondance. De l'austérité de vos règles , naît l'austérité farouche de votre caractère ; il en résulte que vous joignez vos vices personnels à ceux de votre institut. L'homme seul avec lui-même devient la victime de ses passions , il n'en est distrait , ni par les objets extérieurs , ni par la crainte d'un œil observateur qui lit sur son visage les secrets de son ame. La charité languit , parce que le cœur n'est point ému par des spectacles attendrissans ; les cris de la veuve affligée , de l'orphelin délaissé , ne percent point à travers les grilles , & ne trou-

blent jamais le silence des cloîtres : la société à laquelle on a renoncé ne paroît formée que d'êtres étrangers qui méritent à peine qu'on les haïsse.

Je répons quelquefois à des argumens & jamais à des invectives, interrompit le sage dominicain, qui pouvoit profiter du calme de sa raison pour confondre l'impétueux Alpharabius : vous nous accusez de méconnoître la charité, qui de nous aujourd'hui observe mieux ce qu'elle prescrit. La douceur de votre caractère confond, il est vrai, l'austérité farouche du mien ; mais j'ai souvent observé que les esprits faux nous condamnent, sans nous connoître, de les avoir quittés, après les avoir connus. L'homme qui a renoncé à la religion voit toujours avec dépit le sage qui a tout sacrifié pour elle.

Le bilieux docteur voyant l'action engagée, eût plutôt suivi le moine en

Amérique que d'abandonner le champ de bataille. Abrégeons, révérend, s'écria-t-il, & dites-moi comment vous conciliez l'inconstance naturelle de l'homme avec les chaînes que vous imposez vos vœux, repréhensibles encore en ce qu'ils tendent à la destruction de l'espece humaine : ils sont un acte de la volonté libre, & vous ne pouvez les rompre lorsque la volonté cesse ; il y a ici une violente contradiction entre la cause & l'effet. Alors le moine voulut répondre ; mais le docteur persuadé que le moyen d'avoir toujours raison est de parler seul, ne lui en donna pas le tems. Expliquez-moi, dit-il, pourquoi vous vous appelez gens de main-morte ? je ne connois point ici bas de gens dont les mains soient plus vivantes : il semble que jusques dans les termes vous foyez un composé d'abus. Pourquoi après avoir renoncé aux grandeurs de la terre

vous arrogez-vous les titres dont s'enivrent les hommes du siècle ? la qualification de comte , de baron , de marquis , dont plusieurs cénobites se parent , est-elle compatible avec l'abnégation évangélique ? abandonnez aux défenseurs de la patrie , aux interprètes des loix , à l'industrie féconde , des distinctions que vous ne pouvez ambitionner sans être en contradiction avec vous-même : les fiefs que vous possédez étoient dans leur origine le partage de ceux qui alloient prodiguer leur sang pour la patrie , c'étoit un dédommagement donné pour nourrir ceux qui combattoient sous leur bannière , & vous, soldats de Jesus-Christ, qui ne vous servez que du glaive de la parole , qui ne commandez que dans les temples , qui n'êtes point chargés de faire subsister des guerriers dans le camp , vous vous appropriez leurs dépouilles & leurs distinctions.

Insensibles aux besoins de la patrie, de vos parens, de vos amis, que vous abandonnez, c'est dans une Thébaïde que vous allez chercher la perfection. Le Christ qui ne fut tenté que dans le désert, vous apprend par son exemple que le calme est au moins aussi dangereux que les tempêtes. N'abusez pas de ses paroles; lui préférer ses parens, ses amis, n'est pas les laisser sans secours; se garantir de l'esprit contagieux du siècle, n'est pas un ordre de le quitter; le commandement de prier à tous les instans du jour, ne donne pas le privilege de rien faire. Quel contraste frappant entre le ton du maître & celui des serviteurs: il dit: allez annoncer ma parole, & lorsqu'on refusera de l'entendre secouez la poussiere de vos pieds & retirez-vous. Les benins inquisiteurs, les yeux baissés, disent d'une voix douce, crois ou je te brûle.

Au reste vous êtes missionnaire &

certainement c'est une entreprise héroïque que de vouloir engager l'univers à penser comme vous : mais si jamais vous réussissez, vous perdrez un avantage qui sert à vous donner de la considération. Tout moine semble né pour la dispute (Alpharabius étoit bien moine en ce point) & la réunion dans le dogme vous interdiroit l'exercice de votre talent : que deviendroient ces controverses, cette guerre rhéologique qui produit tant de haines & si peu de conversions ? quel seroit l'aliment de ce feu sacré qui vous dévore ?

A confondre les chrétiens rebelles, les mauvais raisonneurs qui se déguisent sous le masque de la philosophie, lui dit le religieux, toujours calme & toujours maître de lui-même : il est des sophistes sur la terre . . . il en est sur la mer, qui ne nous laisseroient jamais sans occupation, si la dispute étoit notre élément ; mais telle est au con-

traire notre constante maxime de combattre les injures personnelles par la résignation & le silence, les vices par l'exemple, les erreurs par la parole, & les passions par la mortification. Pour l'impie audacieux, l'ignorant volontaire, le libertin sans principe, nous laissons au tems & à leurs remords le soin de les combattre.

Vous dites là d'assez belles choses, très-révérend, lui dit le docteur, mais suivons un peu l'article de vos missions. Je vous vois planer d'ici parmi les Baures, les Indiens d'Aranco, les Moxes, qui tous sont gens trop grossiers pour s'élever à la dignité de nos mysteres; répondez-moi, sont-ils meilleurs quand ils s'écartent de leur instinct pour s'abandonner à votre raison? en leur montrant la lumiere, les arrachez-vous aux imperfections qu'ils tiennent de la nature? Mon pere il est un oracle plus ancien que les moi-

nes , plus sûr que nos foibles loix , qui fait germer dans le cœur humain tout le bien qu'on doit en attendre ; c'est à sa voix seule que j'obéis. Le connoissez-vous cet oracle ? il parle à tous les hommes , seriez-vous le seul qui fussiez sourd à sa voix ?

Ce dernier trait acheve de vous dévoiler à mes yeux , répartit le dominicain , la foiblesse humaine , les mortifications peuvent rendre un homme vicieux ; malheur à celui qui l'est par principes. Si vous aviez comme moi fréquenté les nations sauvages , que penseriez-vous d'un oracle plus obscur que ceux du paganisme ? Eh ! quelle idée dois-je en avoir moi-même , lorsqu'un de ses partisans s'éleve avec mépris contre un ministère respectable , avilit des citoyens qui pratiquent la vertu dans la retraite & le silence , lorsqu'enfin s'autorisant de quelques abus ; il est assez téméraire pour conclure du

particulier au général, assez indécent pour déroger, par des railleries insultantes, aux premiers devoirs de la société fondée sur les égards, la protection même que tout homme doit à son semblable.

Vous partez de vos propres idées, & moi de la raison & de l'expérience. J'ai vu chez les Indiens de Tucapel, chez ceux d'Aranco, le sentiment paternel toujours plus foible que le desir de posséder quelques colifichets fabriqués en Europe. La Guinée vient encore de m'offrir ce spectacle d'horreur, & par-tout où j'ai trouvé des hommes parfaitement soumis à la nature, j'ai vu combien sa voix, que vous prenez pour guide, est incertaine & foible pour former des sages, pour répandre le bonheur, la sûreté & la bienfaisance sur la terre.

Alpharabius embarrassé rêva quelque tems, & s'étant un peu remis, il cita

cette belle maxime gravée, disoit-il, dans tous les cœurs; ne fais point ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît. Le bon pere lui demanda s'il avoit jamais aimé les fausses imputations, les réceptions inciviles & les mauvais complimens. Le docteur qui sentit le motif de la question se garda bien d'y répondre; & son adverfaire ajouta, c'est en conséquence de ce principe généralement reconnu, que la moitié du genre humain est composée de dupes & l'autre de fripons, que le conquérant ravage la terre, que le Brésilien fait rôrir ses prisonniers de guerre, que le Moxe & le Canadien ne connoissent d'autre droit que celui du plus fort.

Toujours des exemples tirés des nations sauvages! eh! de grace, révérend, observez que la loi naturelle n'a son entier effet que sur les êtres qui cultivent leur raison. Majesté suprême!

s'écria le pere, tu permets que l'on fasse cette injure à ta clémence! tous les hommes sans exception ne sont-ils pas tes enfans? Ah! dit-il, en fixant les yeux sur le docteur, puis-je admettre pour unique loi dans l'univers celle qui ne peut faire le bonheur du grand nombre, tandis que la mienne, en faisant abstraction des sublimes caractères qui décelent son origine, éprouve sans cesse des combats ou un sentiment est toujours détruit par un autre?

Notre philosophe reprit la parole. Le Christianisme n'est-il pas la loi naturelle perfectionnée? Vous devez donc le professer, répartit vivement le dominicain, ou n'aimer de la nature que ses imperfections. Je veux bien vous faire connoître les dangerereuses conséquences qui naissent de vos principes, en donnant une définition de la loi naturelle telle que l'adoptent cer-

rains sophistes éloquentes , qui sous prétexte de défendre l'humanité en violent les droits, citoyens dangereux qui brillent à l'aide du paradoxe , ennemis plus redoutables par leurs railleries que par leurs argumens.

L'article fondamental de la religion naturelle, disent-ils, est de suivre la nature, c'est-à-dire de s'abandonner aux inclinations que son auteur a mises en nous, pour régler notre conduite. Auroit-il placé dans le cœur humain ces penchans, ces affections, sans nous prescrire l'obligation de les écouter ? Rien n'est plus incompatible avec sa sagesse & sa bonté que de nous donner des desirs, & nous punir ensuite de nous y être livrés. Venons aux conséquences de ce principe : voici les penchans, les passions érigées en dogmes, en loix primitives ; la raison, le bien général ne sont plus comptés pour rien : donc tous les vices dérivés des passions

ne seront plus regardés comme vices , ils seront dans l'homme un usage libre , conséquent & naturel de ses facultés , une qualité inséparable de son être , une émanation de sa constitution , les loix quelconques , une puissance abusive & dérogoire , tendante à restreindre ce qui doit avoir son plein effet & rectifier l'ouvrage de l'être suprême : car quelle audacieuse témérité d'imposer un frein à ce qui doit être libre de droit divin , & de réprimer une volonté qui est elle-même sa regle , & ne doit être subordonnée qu'à la nature. Je vais en peu de mots vous démontrer deux choses , la première... On vint avertir le moine que Don Antonio Rodrigués étoit rentré dans sa chaloupe : il fallut s'en tenir à l'exorde & se séparer. Alpharabius se vengea par des imprécations & des blasphêmes horribles contre l'espece portant

froc & sandales, excès qu'il crut réparer en faisant un très-bel éloge de la modération.





• CHAPITRE X.

Suite de l'histoire de Grapin.

L'ASTRE brillant du jour s'élevoit sur nos têtes , qu'il échauffoit par l'action vive & continuelle de ses rayons perpendiculaires : nous redoutions plus son voisinage que le Lapon , l'Islandois ne desire son retour : la nuit avoit perdu sa fraîcheur , le zéphire étoit brûlant , la mer étoit calme , les voiles foiblement agitées communiquoient à peine un foible mouvement au vaisseau. Dans cette inaction , le docteur Alpharabius se joignit à moi pour obtenir de Grapin la suite de son histoire , qui nous avoit intéressé dans une situation où l'esprit abattu envisage tout avec assez d'indifférence. Le petit Bas-Normand parut flatté de notre

empressément , il crut encore par cette complaisance déterminer le docteur à nous faire de nouveaux aveux de ses faits & gestes : il reprit ainsi son discours.

Je vais vous exposer le changement merveilleux que l'himen opéra ; des talens rares se développèrent , l'esprit & l'enjouement présiderent à mes entretiens , Emilie eut la gloire de créer mon mérite. Je n'étois qu'un homme ordinaire avant d'être son époux , après notre union je devins l'homme du jour ; cette métamorphose n'est pas rare quand une femme a le talent de plaire. Quelques personnes qui avoient négligé ma société , & dont les ancêtres avoient acheté à leurs descendans le privilege d'être inutiles avec orgueil , voulurent bien me pardonner ma naissance , ils s'abaissèrent à être mes amis. Jamais affection de cœur ne fit de progrès plus rapides , leurs protestations

avoient l'apparence de la réalité ; j'étois contraint d'applaudir à leur zele empresse, quoique bien convaincu que je leur deviendrois indifférent si les graces d'Emilie ou ma fortune venoient à éprouver quelque révolution ; je sentis la nécessité d'être aussi fourbe qu'eux ; je ne pouvois deviner comment ces épanchemens stériles & déguifés, qui font un menfonge perpétuel , avoient pu s'introduire parmi les usages & les bienséances du monde. C'est une école de fauffeté & d'imposture d'où l'on devroit bannir la jeunesse : il est vrai que Lycurgue ordonna les assemblées publiques ; mais l'amour de la patrie , les devoirs du citoyen , les honneurs déferés aux actions héroïques , étoient le sujet des entretiens ; ils allumoient l'émulation des jeunes Spartiates obligés de s'y trouver , & bientôt il se formoit une nouvelle race de citoyens instruits & vertueux ; tandis que nos

conversations ne donnent qu'un vernis qui pare la difformité, & qu'un éclat qui, suppléant aux vertus, fait passer des voluptés délicates dans la plus sale débauche.

Aux amis fictifs & passagers, se joignit un fléau plus dangeureux; des petits maîtres vinrent offrir à Emilie, d'un ton suffisant & composé, le fade tribut de leur précieuse tendresse: ils m'apprirent à connoître jusqu'à quel point l'espece humaine peut s'avilir. Un homme illustre a dit qu'ils sont les plus méprisables de tous les insectes qui rampent sur la surface de la terre; son crayon noble, vrai, expressif, ne peint que les petits maîtres de la capitale. Le petit maître provincial en a tous les ridicules sans en copier les agrémens; c'est un mélange de politesse fatigante avec la rusticité villageoise, des plaisanteries faussement délicates, avec des indécences gros-

fierement voilées. Je crois leurs impertinences plus propres à détacher du monde que les pathétiques exhortations de nos orateurs sacrés ; leur extravagante gaieté étouffe celle des autres ; l'art de plaire chez eux est cruellement dégradé ; ces insectes qui n'ont qu'un jargon importun , n'exigent point d'être aimés , il leur suffit que le public les en soupçonne. Leur félicité ressemblable à leur mérite , c'est une illusion continuelle , une ombre qui leur tient lieu de la réalité : ils n'envisagent dans les faveurs que le plaisir de les divulguer , dans leur persévérance dédaignée que l'espoir d'en imposer à la malignité.

Il faut avouer que cette espèce n'a pas beaucoup pullulé dans ma patrie , où le ton de la raison n'est point étouffé par le bourdonnement de ces reptiles. Emilie me parut excédée des hommages empesés de ces petits messieurs ,

qu'il eût été plus sage de ne pas écouter ; je distinguai dans la foule un prétendu bel esprit qui faisoit de mauvais vers , qu'il avoit l'inhumanité de lire aux gens : il me félicita sur quelques productions qui m'étoient échappées , pour acquérir le droit de me lire les siennes. Son talent décidé étoit pour les chansons , qui ne valaient pas mieux que nos ariettes nouvelles ; c'étoit encore un homme unique pour le genre nouveau , si vivement accueilli par ceux qui ne trouvent pas le mot pour rire dans Racine ni Voltaire. Les fots de la capitale l'ont vengé des mépris de la province : il a développé ses talens sur un théâtre d'où le génie est proscrit , où l'auteur est de niveau avec le sot qui l'admire.

Un de ces hommes , de la classe peu nombreuse de ceux qui pensent avant de parler , eût poussé plus loin ses découvertes , s'il eût été sensible au plaisir

plaisir malin de briller aux dépens d'autrui. Ma tendre, ma respectable moitié étant la femme à la mode, étoit exposée à la jalousie des coquettes, aux traits pieusement satyriques des vieilles, aux propos doucereux des Céladons à barbe grise, aux déclarations des étourdis, qui recherchoient moins le bonheur de lui plaire, que le misérable honneur de la séduire : il falloit bien du talent pour les captiver sans bassesse & les contenir sans orgueil, pour mettre un frein à la pétulance des uns, & pour prévenir les éclats de la jalousie des autres. Ses réceptions étoient gracieuses & toujours subordonnées au mérite des personnes, sans affectation de dédain pour ceux qui étoient dignes de mépris.

Le seul Brutamberg fut mécontent ; un sot doit toujours l'être, la calomnie lui fournit des moyens de vengeance. Cet étranger dont l'univers étoit la

I. Part.

K

patrie , & citoyen par caprice de notre ville depuis quelques années , étoit un fou triste , un misantrope , qui ne croyoit pas plus aux femmes sages qu'à l'alcoran ; les réputations les mieux fondées auroient été flétries , si le farouche Brutamberg n'eût été bien connu. Son ame ressembloit à ces verres qui rendent tous les objets difformes ; sa maniere d'agir étoit la même que sa façon d'appercevoir ; ses comparaisons étoient prises des ames viles & abjectes dont la sienne étoit le modele. La vertu exacte étoit si loin de lui , qu'il devoit en avoir perdu l'idée ; un être de cette espece avoit osé se soumettre aux loix de l'himen , qu'on remplit plutôt par routine que par volupté. Ses pareils n'ont rien à redouter d'un pareil joug , ils sont moralement certains de trouver mieux qu'eux. Je n'ai point connu la femme maladroite qu'il eut l'art de séduire ; mais

je ſçai qu'elle eut la bonhomie , après ſix mois de mariage , de délivrer ſon époux chéri d'un fardeau que chaque jour lui rendoit inſupportable ; elle eut la complaiſance de mourir , & la voix publique ajoute qu'elle n'a quitté ce monde qu'après l'avoir édifié par une pénitence exemplaire de ſon mauvais choix , criant juſqu'au dernier ſoupir , c'eſt par ma faute , c'eſt par ma très-grande faute.

Cet odieux calomniateur qui ne pouvoit répandre aucun agrément dans la ſociété , s'en étoit érigé le cenſeur. Voyez , diſoit-il , toutes ces petites bourgeoiſes titrées , elles ſe toifent avec toutes les dames de la cour , dont elles n'ont que les ridicules : ennuyées d'elles-mêmes , comment pouroient-elles amuſer les autres ? rendre viſite à nos provinciales , c'eſt parcourir des cellules de Nones ; toujours diviſées par la haine & par l'intérêt de leur

K ij

galanteries, elles n'ont aucun point de réunion ; des repas uniquement d'appareil rassemblent par intervalle ces membres épars, alors on est embarrassé de décider lequel l'emporte, ou de la froide contrainte de l'invitant, ou du mortel ennui des invités mal assortis.

C'étoit ainsi que le détestable Bruntamberg répandoit les funestes vapeurs de sa misantropie, & se vengeoit des mépris publics. Remarquez, ajoutoit-il, le grave maintien, la démarche forcée de nos marquises & de nos comtesses, dont l'air somnifere joue la dignité ; & cette jeune novice qui tient toujours ses yeux baissés de crainte de voir le diable, elle est modeste & timide : on dit pourtant tout bas qu'elle a essayé du vice pour mieux connoître le prix de la vertu. Mais j'aime beaucoup la petite Grapin, qui s'avise de parler raison quand tout le monde lui parle

d'amour ; & la Saint-Alban , qui peut aller de pair avec les douairieres de l'autre siecle , ne doit-elle pas rougir de nous assommer de ses sentencieuses réflexions , après nous avoir excédé de ses galanteries ? Voilà les femmes ! coquettes par goût & par tempérament , elles deviennent sages par nécessité ; quelle métamorphose n'a-t-elle pas causée dans la conduite de son Emilie ! ne l'a-t-on pas connue avant son mariage ? mon intime ami Fourcadac est en état de lui donner des attestations de vie & de mœurs. Cette petite folle devenue plus libre , est aussi devenue plus réservée ; c'est abuser du sacrement que de ne pas user de ses privileges.

Les calomnies d'un mal honnête homme valent un éloge au tribunal de la raison , & les invectives de cet ennemi de la société étoient un nouveau motif de m'attacher par goût à

celle que je devois aimer par devoir.

Ici la scène change, & l'horison se couvre de nuages; celui que vous jugiez digne d'envie, va devenir un objet de pitié; pourquoi nos ames, s'écria-t-il, toujours battues de la tempête, n'acquierent-elles pas un degré de force supérieure à la séduction? Emilie perdoit chaque jour quelque chose de cette précieuse sagesse inspirée & fortifiée par l'exemple & les leçons de sa mere; livrée au tourbillon de la société, elle découvroit autour d'elle d'autres principes, d'autres mœurs: elle avoit commencé par craindre & détester les vices répandus dans la société, elle finit par en discuter la nature & les effets.

Une jeune femme qui s'érige en arbitre de ses devoirs, est naturellement indulgente; elle consulte moins sa raison que son cœur, sophiste ingénieux à justifier tous ses penchans: la

vertu isolée d'Emilie lui sembloit en opposition avec les maximes reçues. Fatiguée de combattre l'opinion publique, elle se familiarisa bientôt avec le spectacle des foiblesses qu'on lui présentoit avec tous les enchantemens de la séduction; la sagesse n'offrit plus à ses yeux que des desirs à vaincre, d'austères préceptes à remplir : incertaine & flottante entre le plaisir & le devoir, il falloit choisir entre ces deux tirans : elle se décida pour le moins sévère.

Son nouveau plan échappoit à ma pénétration, des amis cruels, par zèle, prirent soin de m'éclairer. Les petits maîtres avoient cessé de lui paroître ridicules, & quand on les écoute sans dégoût, on est bien près de les croire, & de rétrécir les bornes de ses devoirs; je cherchois en vain à retrouver quelques vestiges de l'ancienne Emilie, & je ne voyois plus que des traits flétris

par la contagion ; mon cœur seul n'avoit point changé. La délicatesse du sentiment , autant que la jalousie , m'ouvrit enfin les yeux : une femme méprisable rend son mari ridicule , c'est une injustice , mais elle est accréditée.

Un voyage que j'étois forcé d'entreprendre redoubla mes inquiétudes ; & quoique j'eusse un pressentiment de l'accident dont j'étois menacé , je partis & terminai mes affaires en homme qui n'a pas un instant à perdre & que sa vigilance appelloit ailleurs. L'intérêt étoit alors ce qui m'affectoit le moins ; on dit que l'absence est funeste aux amans , je trouve qu'elle l'est bien plus aux maris & je suis en état de le prouver par l'expérience.

Ma précipitation ne me laissa point le tems d'annoncer mon retour , faute inexcusable pour les époux qui craignent d'être éclairés. J'arrive & ne trouve point Emilie : j'allois aux infor-

mations, lorsqu'un étranger se présenta, & se dit envoyé par des personnes que la discrétion lui défendoit de nommer; après un petit préambule qui me faisoit frémir, il m'apprend qu'Emilie avoit fait une partie hors la ville seule avec Brutamberg: j'avoue que je ne m'attendois point au dénouement. L'étonnement, la fureur, le désespoir, se confondent dans mon ame: je fors de la ville malgré l'obscurité, résolu d'employer tous mes soins pour découvrir l'asyle du crime, & de laver dans le sang de l'infidelle & de son complice le plus cruel des outrages. Mon cœur étoit déchiré & ma raison égarée, je marchois un instant avec précipitation croyant voir & poursuivre les auteurs de ma honte; puis m'arrêtant tout-à-coup, je prétois une oreille attentive & restois indécis sur la route que je devois tenir.

Cruel silence, affreuse nuit, m'écriai-

K v

je , dont les ombres complices déro-
bent à ma vengeance , une épouse
perfide & son amant adultere , vous
n'avez de voile que pour favoriser le
crime. Je condamnois Emilie , mais je
l'aimois encore ; je la cherchois , mon
supplice eût été de la rencontrer ; mon
cœur se refusoit au devoir de la haïr.
Je ne puis gueres rendre l'ordre de
mes idées ; mon esprit affoibli par tant
de chocs impétueux & contraires , ne
pouvoit avoir que des idées déraison-
nables , & lorsque ma fureur suspen-
due me laissoit le pouvoir de réfléchir ,
ma raison cruelle m'éclairoit sur l'op-
probre d'Emilie , sur ma confiance
trahie ; au milieu des ténèbres je
croyois voir les ris insultans dont on
accable les maris outragés ; je croyois
voir sur mon front l'emblème de mon
injure , & quoique seul je croyois en-
tendre les sarcasmes des mauvais plai-
sans , dont le talent est toujours bien

accueilli lorsqu'il s'exerce aux dépens des maris.

Après une longue suite de réflexions tumultueuses, j'errai dans la campagne, mais enfin accablé par la douleur & la fatigue, je m'assis au pied d'un arbre; je commençois à me livrer à une méditation pénible & douloureuse, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre assez près de moi; je crus distinguer quelques paroles prononcées d'une voix basse; je suspendis toute espèce de mouvement, respirant à peine, inclinant la tête vers l'endroit d'où partoît la voix, & cherchant en vain ce que l'obscurité déroboit à mes regards; je fus un moment sans rien entendre & je crus m'être trompé: ce pouvoit être une erreur de mes sens troublés par mille fantômes effrayans; je gardai le silence, mes doutes furent dissipés: j'entendis deux personnes qui se propoisoient de rentrer secrètement

dans la ville, & je distinguai la voix d'Emilie avant de l'avoir apperçue.

La nuit est trop favorable aux amans pour l'être aux maris; le moment étoit décisif, je mis l'épée à la main & je m'avançai toujours avec précaution vers le lieu où sa voix s'étoit fait entendre : j'avois à peine fait dix pas que je crus appercevoir le maudit Brutamberg; je fonds sur lui avec impétuosité, & de plusieurs coups d'épée je le fais tomber expirant. Emilie effrayée de mon apparition inopinée avoit pris la fuite; je cours pour la joindre aux mânes de son ravisseur ou peut-être pour mourir moi-même de douleur à ses pieds: elle fut assez heureuse pour m'éviter, & je repris le chemin de la ville à demi vengé.

Brutamberg, quoique méchant & brutal, avoit des parens & des protecteurs dans la ville; je craignois qu'après m'avoir persécuté pendant sa vie,

il ne fit mon supplice après sa mort. Je crus devoir chercher ma sûreté : mon premier soin en rentrant chez moi fut de cacher mon agitation, de me saisir de tout l'argent qui s'y trouvoit, & d'un portrait de ma femme enrichi de diamans; je me rendis chez Macé mon parent, & peut-être le seul ami véritable que j'avois dans le monde : ma présence parut lui causer une vive surprise, que j'attribuai à ma démarche précipitée au milieu de la nuit, & sur-tout à mon air inquiet, agité, qu'on a peine à cacher après une action violente. Il m'apprit qu'il avoit eu pendant mon absence une maladie dont il n'étoit pas bien rétabli, & en effet j'apperçus quelque changement sur son visage; je lui contai mon aventure, je lui demandai ses conseils & la liberté de rester chez lui incognito.

Mon cher Grapin, me dit Macé avec une tendre affection, que le plai-

fir de vous revoir est mêlé d'amertume ? vous avez suivi les premiers mouvemens de la vengeance , sans écouter la voix de l'humanité ; quel carnage si tous les hommes vous ressembloient , une partie des citoyens seroit armée contre l'autre. Les maris ont toujours tort & sont toujours battus quand ils ont des inclinations roturieres, dont l'exemple des grands pourroit les corriger ; c'est la manie des bourgeois de vouloir être peres de leurs enfans , & vous vous rendez malheureux pour vous être livré à leurs préjugés ; vous avez besoin de conseils, mais vous les demandez trop tard. On renverse les idées de justice & d'humanité, quand on punit une foiblesse par un crime ; c'est la loi des tyrans & l'abus de l'autorité ; c'est confondre ce qui est puisé dans la nature avec ce qui la révolte & l'outrage. D'ailleurs un mari offensé a beau se venger, il est toujours ce qu'on l'a

fait , & l'injure conjugale imprime un caractère indélébile.

Ce discours me scandalisa : eh ! quoi , lui dis-je , votre morale renverse mes idées , je trouve que l'ingratitude , la dissolution des mœurs , la violation des sermens les plus sacrés , ne blessent pas moins la nature que les emportemens d'un homme qui , jetté loin de sa route , sent vivement l'offense. Rappelez-vous ce jour où scandalisé des égaremens d'Emilie , vous m'en fites l'aveu.

Je ne prétends point justifier Emilie , répartit Macé , je voulois par mes observations prévenir un attentat qui vous rend plus coupable qu'elle. Jeune & sans expérience , elle pouvoit être ramenée par la modération , & vous vous éloignez d'elle , par un attentat sur sa vie , que vous vous êtes engagé à défendre par un vœu respectable : elle a dû prendre vos fureurs pour les accès

d'un homme plus jaloux de ses droits, qu'attaché par principe à la vertu. Hélas ! j'ai vu un tems où Emilie n'étoit pas digne de vous appartenir , aujourd'hui vos fureurs justifient son infidélité , vous rapprochent d'elle , & même vous mettent au-dessous. Malgré tous vos transports votre ame n'est point avilie à mes yeux par une erreur passagere , mais vous avez deux juges plus redoutables que moi , le public & vous même.

Je voulus me justifier en lui retraçant les vices de Bruttemberg , ses insinuations dangereuses & l'infamie attachée à son nom. Comparez , lui dis-je , ce colosse informe avec un époux tendre & fidele ; si la supposition seule vous révolte , calculez les effets que doit produire la réalité. Non , mon fidele ami , ce n'est point avec le compas de la froide raison qu'il faut mesurer les démarches d'un époux qu'on trahit

& qu'on déshonore ; les maris pacifiques cesseroient de l'être s'ils aimoient encore , leur modération naît de leur indifférence ; le sacrifice de ce qui les touche peu n'aura jamais le mérite de la générosité.

Vous prétendez que par l'usage de la patience je l'aurois fait rentrer dans le sentier des vertus : mais une femme qui a aimé Brutamberg peut elle aimer la vertu ? après une foiblesse aussi honteuse on est plus près d'une seconde chute que du repentir. Oui, Macé, elle a rompu des liens qu'on ne peut plus rapprocher, elle m'a donné l'exemple du crime , & mon supplice est de la haïr , ou peut-être de l'aimer encore. Songez que je parle ici moins en époux qu'en amant ; il faut avoir éprouvé l'empire des passions pour en sentir l'ivresse , pour en pardonner les excès ; peut-être aujourd'hui vous êtes-vous trop écarté de ce principe ,

vous me supposez tout le calme de votre ame, quand la mienne est agitée par la tempête. Que je dois vous paroître coupable ! mais ce n'est pas le plus sérieux de mon affaire ; je passe volontiers condamnation sur mon crime, fournissez-moi les moyens d'en éviter les suites.

Mon rude ami, ci-devant le plus affectueux & le plus caressant des hommes, me promit de se donner le lendemain autant de mouvemens que sa santé chancelante pourroit lui permettre. Il sortit en effet aussitôt qu'il fit jour, il revint fort tard. Je lus mon arrêt dans ses yeux ; tout est perdu, s'écria-t-il, en m'abordant, la justice instruit votre procès, votre affaire est traitée d'assassinat ; notre amitié est trop connue pour que ma maison vous puisse servir de retraite, il faut consentir à une séparation douloureuse pour l'un & pour l'autre ; dans quelque

lieu que vous habitiez , souvenez-vous qu'il vous reste un ami fidele & prêt à tout sacrifier pour vous.

J'embrassai les larmes aux yeux cet ami respectable , que je quitterai aussitôt que l'obscurité me permit de le faire sans danger. Je sortis avec précipitation de la ville , où toutes les figures me paroissoient autant d'espions pour me découvrir. Je suivis la route de Bretagne , sans autre dessein que celui de n'être pas arrêté , & ce projet étoit bien digne de toute mon attention.

Après un examen sérieux de mes malheurs , je cherchai à m'en consoler par la considération qu'il en étoit de plus grands. Je me disois : me voilà sans feu ni lieu , poursuivi par la justice , déshonoré par ma femme , supplanté par un vilain , condamné par mon ami , eh quel ami ! mais pour compensation j'ai puni un scélérat , je suis délivré de l'importunité des petits

maîtres , & des pièges de mon artificieuse épouse , & j'en suis délivré pour toute ma vie ; une telle faveur ne peut être achetée trop cher , combien de maris ont autant souffert sans pouvoir être aussi privilégiés que moi !

Je formai le projet de regarder mes aventures passées comme un songe dont il falloit écarter le souvenir , mes fautes , comme les erreurs d'un jeune homme entraîné par les passions , mes malheurs comme écrits dans le livre du destin : quoiqu' je fusse ingénieux à me justifier , je convenois que j'avois eu tort d'épouser Emilie & de tuer Bruntamberg qui méritoit bien un pareil sort , mais c'étoit au bourreau à venger le public. Un fond de mélancolie altéroit mon penchant naturel à la joie , je me reprochois d'avoir été trop sensible dans ma disgrâce , trop cruel dans ma vengeance. Hannebon fut le terme de ma course précipitée , j'y goûtai le

plaisir d'entretenir Mademoiselle
qui, avec tous les dons du cœur & du
génie, avoit cette simplicité modeste
qui en tempere l'éclat ; malgré la haine
qu'Emilie m'avoit inspirée pour le
sexe, ja me serois reconcilié facile-
ment avec lui, si Mademoiselle
qui avoit tant d'amis & d'admirateurs,
n'eût pas préféré un époux à des amans.

Tandis que j'admirois les produc-
tions de son génie, & que je me for-
mois à cette brillante école, mes af-
faires éprouverent une nouvelle crise ;
le soir en rentrant, je trouvai mon
hôtesse agitée jusqu'au point qu'elle
s'efforçoit de pleurer. J'en demandai
la cause ; vous y êtes plus intéressé que
moi ; me dit-elle, on vient d'enfoncer
votre malle : j'ai fait des perquisitions,
ah ! monsieur, s'écria-t-elle, en ef-
fuyant ses yeux qui ne sembloient point
en avoir besoin, j'en demande pardon
à Dieu, je soupçonne fortement de ce

vol un particulier qui logeoit ici depuis huit jours & qui vient de partir sans payer. Ce dernier article étoit celui qui touchoit le plus la larmoyante hôteſſe.

Je montai promptement à ma chambre, je fis le répertoire de mes effets, & je ne trouvai plus le portrait d'Emilie, ni cinquante piſtoles renfermées dans une bourse; heureusement on n'avoit point attaqué un petit coffre où repoſoient mes plus belles eſpérances, & les facultés de courir le monde sans être à charge au public. Je pris le lendemain une chaloupe, & j'arrivai à l'Orient, où le sort propice me fit rencontrer le capitaine Vander-Groſman; je me rappelai ce que Properce a dit du batelier des Enfers, je fus frappé de la reſſemblance, & c'eſt à cette rencontre que je dois l'agrément folide & flatteur de vivre parmi vous. J'écrivis à Macé que je comptois m'em-

barquer dans trois semaines pour Ceylan ; que j'allois finir mes jours sous un nouvel hémisphere, où mes infortunes & son amitié seroient l'unique objet de mes pensées, comme l'idée de son souvenir seroit ma plus douce consolation ; c'étoit le moindre tribut que je pouvois payer à un ami si respectable.

Fin de la premiere partie.

